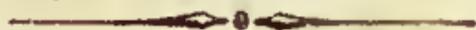


NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE
DES VOYAGES.



Voyage autour du Monde,

PAR GEORGE ANSON.

·IMPRIMERIE DE COSSON,
·RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N. 9.

Nouvelle Bibliothèque

DES VOYAGES,

ou

CHOIX DES VOYAGES

LES PLUS INTÉRESSANS.

TOME VINGT-SEPTIÈME.

G. ANSON.

A PARIS,

CHEZ LECOINTE, ÉDITEUR;

QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

1850.

910
N937
nbv

BIBLIOTECA DO SENADO FEDERAL

Este volume acha-se registrado

sob número

7.136

do ano de

1946

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES VOYAGES.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

EN 1740, 1741, 1742, 1743 ET 1744,

PAR G. ANSON,

COMMANDANT EN CHEF L'ESCADRE DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Description de l'île de Tinian; et ce que nous y fîmes jusqu'au temps où *le Centurion* fut jeté en mer.

CETTE île est située à 15° 8' de latitude septentrionale, et à la longitude de 114° 50' à l'ouest d'Acapulco. Sa longueur est d'environ douze milles, et sa largeur va à peu près à la moitié. Elle s'étend dit sud-sud-ouest au nord-nord-est. Le terrain est partout sec, et tant soit peu

sablonneux, ce qui, en empêchant l'extrême fécondité du terroir, est cause que le gazon des prés et des bois est plus fin et plus uni qu'on ne le trouve ordinairement dans des climats chauds. Le pays s'élève insensiblement depuis le rivage, où nous allions faire de l'eau, jusqu'au milieu de l'île, de telle sorte pourtant qu'avant d'arriver à la plus grande élévation, on trouve plusieurs clairières en pente douce, couvertes d'un trèfle très-fin, entremêlé de différentes sortes de fleurs, et bordées de bois, de beaux et grands arbres, dont plusieurs portent d'excellens fruits. Le terrain des plaines est uni, et celui des bois n'a presque point de broussailles. Les bois sont terminés aussi nettement dans les endroits où ils touchent aux plaines, que si la disposition des arbres avait été l'ouvrage de l'art. Ce mélange de bois et de plaines, joint à la variété des hauteurs et des vallons, nous fournissait une grande quantité de vues charmantes. Les animaux qui, durant la plus grande partie de l'année, sont les seuls maîtres de ce fortuné séjour, font aussi partie de sa beauté, et ne contribuent pas peu à lui donner un air de merveilleux. On voit quelquefois des milliers de bœufs paître ensemble dans

une grande prairie, et ce spectacle est d'autant plus remarquable, que tous ces animaux sont d'un blanc égal à celui du lait, à l'exception des oreilles, qu'ils ont ordinairement noires, et quoique l'île soit sans habitans, les cris continuels et la vue d'oiseaux domestiques qui couraient en grand nombre dans les bois, excitaient à tout moment en nous des idées de fermes et de villages, et contribuaient beaucoup à égayer, à embellir ce lieu charmant. Le nombre des bœufs dont cette île était peuplée nous parut monter au moins à dix mille, et, comme ils n'étaient nullement farouches, nous pouvions aisément en approcher. Nous en tuâmes d'abord à coups de fusil; mais, à la fin, quand quelques accidens que nous rapporterons dans la suite nous obligèrent à épargner notre poudre, nos gens les prirent facilement à la course. La chair en était très-bonne et nous parut plus aisée à digérer qu'aucune autre de la même sorte que nous eussions mangée ailleurs. La volaille était excellente, et se prenait aussi à la course; car, d'un seul vol, ces oiseaux s'éloignaient au plus de cent pas, et cela même les fatiguait tellement qu'ils avaient peine à s'élever une seconde fois en l'air, de sorte que nous en attrapions tant

que nous voulions, les arbres étant assez séparés les uns des autres, et point entremêlés de broussailles. Outre ce bétail et la volaille, nous trouvâmes une grande quantité de cochons sauvages, qui furent pour nous un mets exquis; mais comme ils étaient extrêmement féroces, il fallut tirer dessus, ou tâcher de les prendre avec de grands chiens qui avaient passé dans l'île avec le détachement espagnol envoyé pour fournir des provisions à la garnison de Guam. Ces chiens, qui étaient dressés à la chasse de ces cochons, nous suivirent volontiers; mais quoique la race en fût vigoureuse et hardie, les cochons se défendirent si bien, qu'ils en déchirèrent plusieurs, de sorte que leur nombre se trouva à la fin diminué de plus de moitié.

Cet endroit était non-seulement très-agréable pour nous, à cause de l'abondance et de la bonté des vivres, mais aussi tel que nous le pouvions souhaiter pour nos malades attequés du scorbut, qui avait déjà fait de si cruels ravages parmi nous. Les bois étaient pleins de cocotiers qui nous fournissaient leurs noix et leurs choux; il y avait aussi des goyaves, des limons, des oranges, tant douces qu'amères; et une sorte de fruit particulier à ces îles, que

les Indiens nomment *rima*, mais que nous appelions le *fruit à pain*, car nous le mangions au lieu de pain, et, pendant notre séjour en cet endroit, on ne distribua point de pain à l'équipage. Ce fruit croît sur un grand arbre qui s'élève assez haut, et, vers la tête, il se divise en grandes branches qui s'étendent assez loin. Les feuilles de cet arbre sont d'un beau vert foncé, ont les bords dentelés; leur longueur peut être depuis un pied jusqu'à dix-huit pouces. Le fruit vient indifféremment à tous les endroits des branches, et la forme en est plutôt ovale que ronde. Il a une écorce épaisse et forte, et environ sept ou huit pouces de longueur. Chaque fruit croît séparément, et jamais en grappe. On le mange lorsqu'il est parvenu à la longueur ci-dessus désignée, quoiqu'il soit encore vert; en cet état il ne ressemble pas mal à un eul d'artichaut, tant pour le goût que pour la substance. Quant il devient tout-à-fait mûr, il est mou, jaune, et acquiert un goût doux-cercieux et une odeur agréable, qui tient un peu de celle d'une pêche mûre; mais on prétend qu'alors il est malsain et cause la dyssenterie. Outre les fruits dont nous avons fait mention, nous trouvâmes dans l'île de Tinian plu-

sieurs végétaux excellens contre le scorbut , comme des melons d'eau , de la dent de lion , de la menthe , du pourpier , du cochléaria et de l'oseille , que nous dévorâmes avec cette avidité que la nature ne manque jamais d'exciter pour ces puissans remèdes en ceux qui sont attaqués du scorbut. Il paraît , par ce qui a été dit , que la vie que nous menions dans cette île , ne pouvait qu'être très-agréable , quoique je n'aie pas encore fait mention de toutes ses productions. Nous jugeâmes devoir nous abstenir de poisson , parce que ceux de nos gens qui en avaient mangé immédiatement après notre arrivée s'en étaient trouvés un peu incommodés ; mais nous étions suffisamment dédommagés de cette espèce d'abstinence par tant de différentes sortes d'animaux dont j'ai fait l'énumération. Outre la volaille , nous trouvâmes au milieu de l'île , deux grands lacs d'eau douce , remplis de canards , de sarcelles et de corlieux ; sans compter les pluviers siffians qui y étaient en quantité.

On sera apparemment surpris qu'un séjour si richement pourvu de tout ce qui peut contribuer à l'entretien de la vie , où on trouve le nécessaire et l'agréable , fût entièrement inha-

bité, surtout étant peu éloigné de quelques autres îles, qui doivent en tirer une partie de leur subsistance. Mais cela peut s'expliquer ainsi, qu'il n'y a pas cinquante ans que cette île était encore peuplée. Les Indiens que nous avons pris nous assurèrent que les trois îles de Tinian, de Rota et de Guam, contenaient autrefois un grand nombre d'habitans, et Tinian seul trente mille âmes; mais une maladie épidémique ayant emporté bien du monde dans ces îles, les Espagnols ordonnèrent à tous les habitans de Tinian de venir s'établir dans Guam pour y remplacer les morts. Il fallut obéir. La plupart tombèrent dans un état de langueur et moururent bientôt de chagrin d'avoir été obligés d'abandonner leur patrie et leur ancienne manière de vivre. Il faut avouer qu'indépendamment de l'amour que tous les hommes ont pour le lieu où ils ont reçu la naissance et l'éducation, il y a bien peu de pays au monde qui méritent autant d'être regrettés que Tinian.

Ces pauvres Indiens auraient pu naturellement se promettre que, placés à une si grande distance des Espagnols, ils ne seraient point exposés à la violence et à la cruauté de cette su-

perbe nation ; mais il semble que leur éloignement n'a pu les garantir de la destruction presque générale du Nouveau-Monde, tout l'avantage que leur situation leur a procuré se réduisant à être exterminés un siècle ou deux plus tard que les autres. On pourrait peut-être révoquer en doute que le nombre des insulaires qui ont passé de Tinian à Guam, et qui y sont morts de chagrin, ait été aussi considérable que nous l'avons marqué ci-dessus ; mais, pour ne rien dire du témoignage unanime de nos prisonniers et de la bonté de l'île, nous ajouterons simplement qu'on trouve en divers endroits de Tinian des ruines qui prouvent suffisamment que le pays doit avoir été fort peuplé. Des ruines consistent presque toutes, en deux rangs de piliers, de figure pyramidale, et ayant pour base un carré. Ces piliers sont l'un de l'autre à la distance d'environ six pieds ; et le double de cet espace sépare ordinairement les rangs. La base de ces piliers a autour de cinq pieds en carré, et leur hauteur est d'environ treize ; sur le sommet de chaque pilier est placé un demi-globe, la surface plate en dessus. Les piliers et les demi-globes sont de sable et de pierre cimentés ensemble et recouverts de plâ-

tre. En supposant la vérité du récit que nos prisonniers nous firent touchant ces restes de bâtimens, l'île doit avoir été fort peuplée; car, suivant eux, ces piliers avaient appartenu à des monastères d'Indiens. La chose nous parut d'autant plus vraisemblable, qu'on trouve parmi les païens plusieurs institutions de ce genre. Quand même ces ruines seraient des restes des maisons ordinaires des habitans, il faut que le nombre de ces derniers ait été très-grand, car, en plusieurs endroits de l'île, ces piliers sont fort près les uns des autres.

J'ai déjà parlé avec enthousiasme de la quantité et de la bonté des fruits, et, en général, des vivres qu'on trouve dans cette île, de la beauté de ses plaines, de la fraîcheur de ses bois, qui exhalent une odeur admirable, de l'inégalité avantageuse de son terrain, et de l'agréable diversité de ses vues; j'ajouterai ici que tous ces avantages sont encore grandement augmentés par un autre qui est sans prix, je veux dire que les vents frais, qui y soufflent presque continuellement, et les pluies qui y tombent de temps en temps, quoique rarement et pas long-temps, sont apparemment cause que l'air

y est admirablement sain. J'en dois porter ce jugement, puisqu'il contribua si puissamment à faire recouvrer la santé à nos malades, et qu'il nous donna à tous un appétit dévorant. Ce dernier effet fut si visible, que quelques-uns de nos officiers, qui avaient toujours été petits mangeurs, ne faisant, après un léger déjeuner, qu'un seul repas médiocre par jour, devinrent ici des gloutons; car au lieu d'un bon repas, il leur en fallait au moins trois, tels qu'un seul aurait suffi autrefois pour leur charger l'estomac; mais si l'appétit était grand, la digestion se faisait aussi à merveille; car après avoir déjeuné avec un bon morceau de lœuf, suivant un usage établi par nous-mêmes dans l'île, nous attendions bientôt après impatientement l'heure du dîner.

Quoique je me sois fort étendu sur les éloges que j'ai donnés à cet agréable endroit, je crois cependant ne lui avoir pas encore rendu justice; mais je dois parler de ce qui manque à sa beauté et à sa commodité.

Premièrement, à l'égard de l'eau, j'avoue qu'avant d'avoir été convaincu du contraire par l'expérience, je n'aurais jamais cru que le mau-

que d'eau courante puisse être aussi parfaitement réparé qu'il l'est dans cette île par des puits et des sources qu'on trouve partout assez prêts de la surface, et dont l'eau est fort bonne. Au milieu de l'île il y a deux ou trois grandes pièces d'excellente eau, dont les bords sont aussi réguliers et aussi unis que si l'on avait voulu en faire des bassins pour l'ornement du lieu. Il est sûr néanmoins que, relativement à la beauté des vues, le manque de ruisseaux et d'eaux courante est un défaut dont on n'est que très-imparfaitement dédommagé par de grandes pièces d'eau dormante, ou par le voisinage de la mer, quoique ce dernier article, eu égard à la petitesse de l'île, suppose presque partout un coup d'œil fort étendu.

La plus grande incommodité qu'on éprouve dans Tinian est causée par une infinité de cousins et d'autres sortes de moucheron's, comme aussi par des tiques; car, quoique cet insecte s'attache ordinairement au bétail, nous ne laissons pas d'en être attaqués assez souvent; et quand cela arrivait, pour peu qu'on tardât à ôter la tique, elle cachait sa tête sous l'épiderme, et causait une douloureuse inflamma-

tion. Nous y trouvâmes aussi des mille-pieds et des scorpions, que nous crûmes venimeux, sans pourtant qu'aucun de nous en ait jamais rien souffert.

Mais un inconvénient beaucoup plus terrible, et dont il nous reste à parler, est que l'ancre n'y est nullement sûr dans certaines saisons de l'année. Le meilleur mouillage pour des vaisseaux considérables est au sud-ouest de l'île. Ce fut en cet endroit que *le Centurion* mouilla sur vingt-deux brasses d'eau, vis-à-vis d'une baie sablonneuse, environ à un mille et demi du rivage. Le fond de cette rade est rempli de ces rochers de corail fort pointus, qui, durant quatre mois de l'année, c'est-à-dire depuis la mi-juin jusqu'à la mi-octobre, rendent le lieu de l'ancre très-peu sûr. Cette saison est celle de la mousson de l'ouest : aussi longtemps qu'elle dure, le vent, vers le temps de la pleine et surtout de la nouvelle lune, souffle avec tant de violence, qu'on ne saurait guère se fier aux plus gros câbles ; et le danger est encore augmenté par la rapidité du flux, qui va au sud-est entre cette île et de celle d'Agnigan, petite île proche du bout méridional de Tinian.

Ce flux amène une prodigieuse quantité d'eau, et fait que la mer s'enfle d'une manière terrible, de sorte que nous eûmes plus d'une fois sujet de craindre d'être submergés par les vagues, quoique nous fussions dans un vaisseau de soixante pièces de canon. Les autres huit mois de l'année, c'est-à-dire depuis la mi-octobre jusqu'à la mi-juin, il fait un temps égal et constant; la rade est aussi sûre qu'on peut la souhaiter. J'ajouterai seulement ici que le banc, qui sert de lieu d'ancrage, a beaucoup de pente, et court au sud-ouest sans avoir d'autre bas-fond qu'une suite de rochers au dessus de l'eau, éloigné du rivage d'environ un demi-mille, et qui laisse un étroit passage que les chaloupes doivent suivre pour se rendre dans une petite baie sablonneuse, le seul endroit où il leur est possible d'aborder. Après ce détail touchant l'île et ses productions, il est temps que je reprenne le fil de notre histoire.

Notre première occupation, après notre arrivée, fut de porter nos malades à terre. Pendant que nous nous acquittions de ce devoir, quatre Indiens, qui faisaient partie du détachement commandé par le sergent espagnol, yin-

rent se remettre entre nos mains ; de sorte qu'avec les quatre autres, que nous avions pris dans le pros, nous en eûmes huit en notre pouvoir. Un d'eux s'étoit offert de son propre mouvement à nous indiquer le meilleur endroit pour tuer du bétail, deux de nos gens eurent ordre d'aller avec lui et de l'aider ; mais un d'eux ayant eu l'imprudence de confier son fusil et son pistolet à l'Indien ; celui-ci se sauva et les emporta avec lui dans le bois ; ses compatriotes, qui étoient restés avec nous, craignant qu'on ne les rendît responsables de la perfidie de leur camarade, demandèrent la permission d'envoyer quelqu'un d'eux dans le pays, avec promesse que cet émissaire rapporterait non-seulement les armes, mais engagerait aussi le reste du détachement de Guam à se rendre. Le chef d'escadre y consentit, et un d'eux ayant été dépêché sur-le-champ, nous le vîmes revenir le lendemain avec le fusil et le pistolet ; il assura qu'il venait de les trouver dans un sentier du bois, mais que malgré toutes ses recherches il n'avoit pu découvrir un seul de ses compatriotes. Ce rapport avoit l'air si peu vraisemblable, que nous soupçonnâmes qu'on méditoit quelque

trahison. Le meilleur moyen d'en prévenir les effets nous parut être d'envoyer à bord tous les Indiens qui étaient entre nos mains, ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Nos malades une fois rétablis dans l'île, nous employâmes tous ceux qui n'étaient pas absolument nécessaires pour les servir, à bien garnir plusieurs brasses de nos câbles, en commençant par l'endroit, où ils tiennent à l'ancre, pour les empêcher de s'user contre le fond. Cette précaution prise nous songeâmes à boucher notre voie d'eau ; et, pour la mieux découvrir, nous commençâmes le 1^{er} septembre à transporter le canon vers la poupe, afin de relever par là le devant du vaisseau. Les charpentiers, ayant pu alors examiner par dehors l'endroit où était la voie d'eau, ôtèrent ce qui restait encore du vieux doublage, calfatèrent toutes les fentes qu'il y avait des deux côtés de l'éperon, et les recouvrirent de plomb ; après quoi ils revêtirent le tout d'un nouveau doublage. Nous crûmes alors avoir entièrement remédié à cet article ; mais à peine eûmes-nous remis une partie des canons à leur place, que nous vîmes rentrer l'eau par l'ancienne ouverture

avec autant de violence que jamais. Il fallut recommencer l'ouvrage ; et, pour mieux réussir cette fois, nous vidâmes le magasin des canonniers, qui est à l'avant du vaisseau, et fîmes transporter cent trente barils de poudre à bord de la petite barque espagnole, que nous avions prise en arrivant à Tinian. Par ce moyen, notre vaisseau se releva environ trois pieds hors de l'eau à la proue, et les charpentiers défîrent le vieux doublage plus bas, et s'y prirent pour le reste comme ils s'y étaient pris la première fois. Supposant alors la voie d'eau bien bouchée, nous recommençâmes à remettre nos canons à leur place ; mais aussitôt que ceux du second pont eurent été remis, l'eau se rouvrit une voie, et rentra à l'ordinaire. Comme nous n'osions pas défaire le doublage en dedans, de peur que le bout de quelque planche ne vînt à s'échapper, ce qui ne pouvait arriver sans que nous allussions à fond dans l'instant même, il ne nous resta d'autre ressource que de calfater en dedans du vaisseau, et, par ce moyen, la voie d'eau fut bouchée pour quelque temps ; mais quand nos canons eurent été remis à leur place, et que nous eûmes repris nos barils de poudre

à bord, l'eau rentra de nouveau par un trou à l'endroit de l'une des chevilles de l'éperon. Nous jugeâmes alors que toutes les peines que nous nous étions données étaient inutiles, le défaut étant dans l'éperon même, et que, pour y remédier, il fallait attendre qu'il y eût moyen de mettre notre vaisseau à la bande.

Vers la mi-septembre, plusieurs de nos malades étaient passablement rétablis par le séjour qu'ils avaient fait à terre. Le 12 de ce mois, tous ceux qui se trouvaient en état de manœuvrer furent envoyés à bord du vaisseau; et alors le chef d'escadre, qui était lui-même attaqué du scorbut, se fit dresser une tente sur le rivage, où il se rendit dans le dessein d'y passer quelques jours, convaincu, par l'expérience générale de tout son monde, qu'on ne pouvait employer avec succès aucun autre remède contre cette terrible maladie. L'endroit où sa tente fut dressée à cette occasion était près du puits qui nous servait d'aiguade, et est un des plus charmans endroits qu'on puisse imaginer.

Comme l'équipage à bord du vaisseau venait d'être renforcé par ceux que leur séjour dans

L'île avait rendu à la santé, nous commençâmes à envoyer nos futailles à terre, pour y être remplies, ce qui n'avait pu se faire jusqu'alors, parce que les tonneliers n'avaient pas été en état de travailler. Nous levâmes aussi nos ancres, pour examiner nos câbles que nous soupçonnions devoir être considérablement endommagés. Et, comme nous n'étions pas loin de la nouvelle lune, qui était le temps où nous avions de violens coups de vent à craindre, le chef d'escadre, pour plus de sûreté, ordonna qu'on garçât le bout des câbles, à l'endroit où ils tiennent aux ancres, de chaînes, de grappins; on les revêtit encore outre cela, à trente brasses, depuis les ancres, et à sept depuis les écubiers, d'une bonne hansière de quatre pouces et demi en circonférence. A toutes ces précautions nous ajoutâmes celle d'abaisser entièrement la grande vergue et la vergue de misaine, afin qu'en cas de gros temps, le vent eût moins de prise sur le vaisseau.

Enfin, après des travaux qui devaient, au moins nous le croyions, mettre nos vaisseaux à l'abri de tous les dangers, nous attendîmes le 18 de septembre, jour de la nouvelle lune.

Ce jour et les trois suivans se passèrent sans qu'il nous arrivât aucun malheur. Mais le 22 il fit un vent d'est si violent, que nous désespérâmes bientôt de pouvoir le soutenir sans chasser sur nos ancres. C'est ce qui nous fit souhaiter que le chef d'escadre et le reste de nos gens qui étaient à terre, et qui composaient la plus grande partie de l'équipage, fussent à bord avec nous, ne pouvant espérer de nous sauver qu'en gagnant au plus tôt le large; mais toute communication avec l'île nous était absolument coupée, et il n'y avait pas la moindre possibilité qu'une chaloupe y abordât. Le soir à cinq heures le câble de notre ancre d'affourche se rompit, et le vaisseau dériva sur sa seconde ancre. Cependant la nuit vint, et la violence du vent alla en augmentant; mais, quelque furieux qu'il fût, le flux en eut plus de force encore; car, ayant au commencement de la tempête couru nord, il tourna tout à coup au sud, vers les six heures du soir, et poussa le vaisseau en avant, en dépit de la tempête qui battait sur la proue. Les vagues fondaient de tous côtés sur nous, et une grosse boule paraissait à chaque instant vouloir passer par-dessus

notre poupe , et engloutir le vaisseau. La chaloupe qui était amarrée à l'arrière fut subitement élevée à une telle hauteur , qu'elle cassa l'architrave de la galerie du chef d'escadre , dont la cabane était sur le demi-pont , et aurait vraisemblablement monté jusqu'au fronton , si elle n'avait été brisée du coup ; cependant un matelot qui était dans la chaloupe fut , quoique fort meurtri , sauvé par une espèce de miracle. Vers les huit heures le flux devint moins fort , mais la tempête ne diminua point ; de sorte qu'à onze heures , le câble de notre seconde ancre se rompit. On jeta aussitôt la maîtresse ancre , la seule qui nous restât ; mais , avant qu'elle touchât le fond , nous fûmes emportés de vingt-deux brasses de profondeur sur trente-cinq ; et après que nous eûmes lâché un câble entier , et les deux tiers d'un autre , nous ne trouvâmes point de fond avec une ligne de sonde de soixante brasses. C'était une marque indubitable que l'ancre était à l'extrémité du banc , et qu'elle ne tiendrait pas long-temps , quand même elle aurait pris. Dans un si pressant danger M. Saumarez , notre premier lieutenant , qui commandait actuellement à bord , eut recours

aux signaux de détresse, en faisant tirer des coups de canon, et mettre des feux, pour avertir le chef d'escadre du danger qui nous menaçait. Environ à une heure après minuit, un terrible coup de vent, accompagné de pluie et d'éclairs, nous fit quitter le banc, et nous jeta en mer. Notre situation nous effrayait. D'un côté, la nuit était sombre, et l'orage semblait redoubler; et de l'autre, nous laissions dans l'île M. Anson, avec plusieurs de nos officiers et une grande partie de notre équipage, en tout cent treize personnes. Notre perte leur ôtait tout moyen de sortir de l'île. Quant à nous, trop faibles pour lutter contre la fureur de la mer et des vents, nous regardions chaque moment comme devant être le dernier de notre vie.

CHAPITRE II.

Ce qui se passa à Tinian après le départ du *Centurion*.

LA tempête qui chassa le *Centurion* en mer grondait tellement que ni le chef d'escadre ni aucun de ceux qui étaient à terre ne purent entendre les coups de canon qui devaient servir de signal de détresse. La lueur continuelle des éclairs avait empêché qu'on ne vît le feu du canon. Ainsi, quand, à la pointe du jour, nos gens remarquèrent du rivage qu'il n'y avait plus de vaisseau, leur consternation fut inexprimable. La plupart, persuadés que le vaisseau avait péri, prièrent le chef d'escadre d'envoyer la chaloupe faire le tour de l'île pour chercher les débris ; et ceux qui espéraient qu'il était sauvé osaient à peine se flatter qu'il serait jamais en état de regagner l'île ; car le vent était toujours à l'est et très-violent, et il savaient que nous étions en trop mauvais état et trop mal pourvus

de monde pour pouvoir lutter contre un temps si orageux. Soit que *le Centurion* eût péri ou ne pût regagner l'île, il n'y avait, dans l'une et l'autre supposition, aucun moyen pour nos gens d'en sortir ; car ils se trouvaient au moins à six cents lieues de Macao, qui était le port le plus voisin, et ils n'avaient d'autre vaisseau que la petite barque espagnole, d'environ quinze tonneaux, qu'ils avaient prise en arrivant à Tinian, et n'était pas capable de contenir le quart de leur monde. Le hasard que quelque vaisseau ami touchât à l'île et les emmenât, pouvait être compté pour rien, aucun vaisseau européen, excepté le nôtre, n'y ayant peut-être jamais mouillé, et il y aurait eu de la folie à attendre que des accidens pareils à ceux qui nous avaient conduits à Tinian y fissent, de plusieurs siècles, aborder quelque autre vaisseau. Ainsi, il ne leur restait que la triste attente de passer le reste de leurs jours dans cette île, en disant un éternel adieu à leur patrie, à leurs amis, à leurs familles et à tout ce qui pouvait leur faire chérir l'existence.

Encore n'était-ce pas là ce qu'ils avaient le plus à craindre ; car ils devaient naturellement

appréhender que le gouverneur de Guam, dès qu'il serait instruit de leur situation, n'envoyât des forces suffisantes pour les prendre et les lui amener. Le traitement le plus favorable qu'ils pussent espérer aurait été d'être détenus le reste de leur vie ; car, à juger de la conduite du gouvernement de Guam par celle que les Espagnols tiennent ordinairement dans ces pays éloignés, il les aurait probablement condamnés à une mort honteuse, comme pirates, leur commission se trouvant à bord du *Centurion*.

Quoique ces cruelles idées fissent certainement impression sur M. Anson, il ne laissa pas de conserver son air ferme et tranquille. Il avait d'abord songé aux moyens de se tirer avec son monde de la situation désespérée où ils se trouvaient. Il communiqua le plan qu'il s'était fait à cet égard à ceux de ses gens qui lui paraissaient les plus intelligens, et, s'étant convaincu, par les conseils que chacun émit, que la chose était praticable, il tâcha d'animer son monde à mettre la main à l'œuvre promptement et avec vigueur. Dans cette vue, il leur représenta qu'il n'y avait aucune apparence que le

Centurion eût péri ; qu'il avait assez bonne opinion de leur habileté en fait de marine , pour ne pas croire qu'ils se fussent laissé aller à une frayeur aussi chimérique ; que s'ils considé- raient avec attention ce qu'un pareil vaisseau pouvait supporter , ils avoueraient qu'il était en état de soutenir tout l'effort de la tempête ; que peut-être il reviendrait dans peu de jours ; et que , si on ne le revoit pas , la supposition la moins favorable que l'on pourrait faire se- rait qu'il avait été jeté sous le vent de l'île , assez loin pour ne pouvoir la regagner , ce qui l'obligeait à prendre la route de Macao sur la côté de la Chine. Il leur dit ensuite que , comme il fallait se préparer à tout événement , il avait dans la dernière supposition songé à un moyen de les tirer de l'île , et de rejoindre à Macao le *Centurion* ; que ce moyen était de haler la bar- que espagnole à terre , de la scier en deux , et de l'allonger de douze pieds , ce qui en ferait un bâtiment de près de quarante tonneaux , et ca- pable de les transporter tous à la Chine ; qu'il avait consulté les charpentiers , qui regardaient la chose comme très-faisable , et qu'il ne fal- lait que les efforts réunis de ceux à qui il par-

lait. Il ajouta que , quant à lui , il prétendait partager le travail avec eux , et n'exigeait d'aucun d'eux , quel qu'il fût , rien que lui-même ne fût prêt à faire. En terminant son discours , il leur représenta de quelle importance il était de ne point perdre de temps , et que , pour mieux être préparés à tout événement , il fallait commencer l'ouvrage sur-le-champ , et tenir pour certain que *le Centurion* ne pouvait pas revenir ; parce que , quand même il reviendrait , ce que M. Anson ne croyait guère possible , quoiqu'il ne laissât pas deviner ce qu'il pensait à cet égard , tout l'inconvénient qui en résulterait serait d'avoir travaillé inutilement pendant quelques jours ; tandis que , si le vaisseau ne reparaisait pas , leur situation et la saison de l'année exigeaient d'eux tout l'empressement et toute l'activité possibles.

Ces remontrances ne produisirent que lentement leur effet ; alors M. Anson releva le courage de ses gens , en leur montrant la possibilité de sortir de l'île , bonheur dont ils n'avaient point eu jusqu'alors la moindre idée ; mais , par cela même qu'ils voyaient cette ressource , ils commencèrent à trouver leur situa-

tion moins effrayante, et à se flatter que le *Centurion* les dispenserait de l'exécution du plan arrêté par M. Anson, et qu'ils prévoyaient devoir être un grand et pénible ouvrage. Ces considérations les empêchèrent pendant quelques jours de mettre tous la main à l'œuvre de bon cœur; mais à la fin, étant généralement convaincus de l'impossibilité du retour du vaisseau, ils entreprirent avec ardeur la tâche qui leur avait été assignée, se trouvant ponctuellement à la pointe du jour au lieu du rendez-vous, d'où chacun devait se rendre à l'endroit qui lui était marqué, et y travailler jusqu'à l'entrée de la nuit.

Qu'il me soit permis d'interrompre ici un moment le fil de ma narration, pour rapporter un incident qui causa pendant quelque temps plus d'inquiétude à M. Anson que tous nos désastres passés. Peu de jours après que le vaisseau eut été jeté en mer, quelques-uns des nôtres, qui se trouvaient sur le rivage, crièrent: *Une voile*. Ce cri répandit une joie générale, chacun supposant que c'était notre vaisseau qui revenait; mais un instant après, on aperçut une seconde voile, ce qui détruisit entièrement l'espérance

que nos gens venaient de concevoir, et les mit dans l'embarras de deviner ce que pouvaient être ces deux voiles. Le chef d'escadre les examina soigneusement avec sa lunette d'approche, et remarqua que c'étaient deux chaloupes. A cette vue, il ne pût s'empêcher de croire que *le Centurion* était allé à fond; et que ceux qui avaient pu se sauver revenaient avec les deux chaloupes de ce vaisseau. Cette idée subite et cruelle agit si puissamment sur lui, que, pour cacher son émotion, il fut obligé de se retirer sans dire mot dans sa tente, où il passa de bien tristes momens, persuadé que le vaisseau était perdu, et qu'il fallait absolument renoncer à la flatteuse attente de se signaler par quelque expédition glorieuse.

Mais ces accablantes réflexions cessèrent de le tourmenter, quand il s'aperçut que les deux prétendues chaloupes qu'il voyait dans l'éloignement étaient des pros indiens. Comme il remarqua que ces pros dirigeaient leur cours vers le rivage, il ordonna qu'on ôtât tout ce qui aurait pu leur donner le moindre soupçon, et fit cacher ses gens dans des haliers, afin de s'assurer des Indiens dès qu'ils seraient arrivés

à terre. Après que les pros furent avancés jusqu'à un quart de mille de terre, ils s'arrêtèrent tout court, et, étant restés immobiles durant près deux heures, ils portèrent au sud. Mais revenons à l'exécution du dessein d'allonger la barque.

Si l'on considère combien nos gens étaient mal pourvus de tout ce qui leur était nécessaire pour exécuter ce dessein, on aura lieu d'être convaincu, qu'indépendamment de plusieurs autres articles aussi importans, la seule entreprise d'allonger la barque était accompagnée de grandes difficultés. Ces difficultés auraient été moindres dans un endroit où l'on eût eu des matériaux et des instrumens nécessaires; mais quelques-uns de ces instrumens devaient encore être fabriqués, et plusieurs des matériaux manquaient absolument; il ne fallait pas un médiocre degré d'industrie pour suppléer à tout cela. Quand le corps de la barque aurait été achevé, ce n'eût été là qu'un seul article, et il en restait encore plusieurs autres de la même importance: il fallait pourvoir la barque d'agrès, l'avitailler, et enfin lui faire parcourir un espace de six à sept cents lieues

dans des mers où aucun de nous n'avait jamais passé. Tout cela offrait mille difficultés assez grandes pour rendre l'exécution de l'entreprise impossible, et tous les efforts de nos gens inutiles, si divers accidens favorables et inattendus ne fussent venus seconder nos efforts. Je vais donner un détail abrégé du tout.

Par un très-grand bonheur, les charpentiers, tant du *Gloucester* que du *Tryal*, étaient à terre avec leurs caisses d'instrumens, quand le vaisseau fut jeté en mer. Le serrurier s'y trouvait pareillement, et avait sa forge et quelques outils, mais ses soufflets étaient restés à bord; de sorte qu'il ne lui était pas possible de travailler, et sans lui il n'y avait rien à faire. Le premier soin de nos gens fut de fabriquer une paire de soufflets. Il leur manquait cependant du cuir, mais ils y suppléèrent par des peaux; ayant trouvé un tonneau de chaux, que les Indiens ou les Espagnols avaient préparé pour leur usage, ils se servirent de cette chaux pour tanner quelques peaux, et, quoique l'ouvrage dût naturellement n'être pas fort bon, le cuir ne laissa pas de servir, et les soufflets, dont le canon d'une arme à feu était le tuyau, n'avaient

d'autre défaut que la mauvaise odeur d'un cuir mal préparé.

Pendant que le forgeron travaillait à son ouvrage, d'autres abattaient des arbres et en sciaient des planches; et, comme c'était là le travail le plus pénible, le chef d'escadre y mit lui-même la main, pour encourager davantage ses gens. Comme ils n'avaient ni assez de poulies ni la quantité nécessaire de cordages pour haler la barque à terre, on proposa de la mettre sur des rouleaux. La tige des cocotiers étant fort unie et cylindrique, fut jugée très-propre à leur fournir les rouleaux dont ils avaient besoin. On abattit donc quelques-uns de ces arbres, au bout desquels on pratiqua des ouvertures pour recevoir des barres. Dans ce même temps, on creusa un bassin sec, où l'on fit entrer la barque par un chemin fait exprès, depuis la mer jusqu'au bassin. Tandis que les uns travaillaient à allonger la barque, les autres tuaient des bœufs, et amassaient toutes sortes de provisions; et, quoique naturellement on eût lieu de craindre que, dans un si grand nombre d'occupations différentes, il se mêlât de la négligence et de la confusion, le bon

ordre qui avait été établi, et l'ardeur que chacun marquait à remplir sa tâche, firent néanmoins avancer l'ouvrage à souhait. Je crois que le manque de liqueurs fortes contribua beaucoup à rendre continuelle et si active la bonne volonté de nos gens. Comme ils n'avaient à terre ni vin ni eau-de-vie, le jus de noix de coco leur servait constamment de boisson, et cette boisson, quoique très-agréable, n'était nullement enivrante.

Les officiers ayant délibéré sur tout ce qu'il faudrait pour équiper la barque, trouvèrent que les tentes qui étaient à terre, et les cordages de réserve que *le Centurion* y avait laissés par hasard, pourraient, en y ajoutant les voiles et les agrès de la barque même, suffire pour cette barque, quand elle serait allongée; et comme ils avaient quantité de suif, ils résolurent de le mêler avec de la chaux, et de suivre la barque de ce mélange, qu'ils savaient être très-propre pour cela. Il paraît, par tout ce que je viens de dire, que, pour ce qui regarde l'équipement, il ne s'en fallait guère que tout ne fût assez bien: mais un grand inconvénient existait encore; ce vaisseau était

extrêmement petit. Malgré tout l'allongement qu'on pouvait lui donner, il ne devait pas être même de quarante tonneaux, ce qui le rendait incapable de fournir du logement sous le pont à la moitié de l'équipage : il était, outre cela, si pesant par le haut, que si nos gens avaient reçu ordre de venir tous ensemble sur le pont, la barque aurait couru grand risque de renverser sur le côté ; mais c'était là une difficulté insurmontable, puisqu'il n'était pas possible d'agrandir cette barque au delà de ce qui a été dit.

Après qu'on eut réglé ce qui concernait les agrès et la manœuvre de la barque, on songea à avoir les provisions nécessaires pour un si grand trajet. Ce ne fut pas un médiocre embarras que celui où nos officiers se trouvèrent alors ; ils ne possédaient à terre ni pain, ni aucune sorte de grain ; le fruit à pain, qui nous avait tenu lieu de l'une et de l'autre de ces choses, durant notre séjour dans l'île de Tinian, ne pouvant se conserver en mer. Quoiqu'on eût assez de bétail en vie, on manquait de sel pour saler du bœuf, et quand on en aurait eu, dans un climat si chaud le sel

n'aurait pas pris. A la vérité, il nous restait encore une petite quantité de bœuf séché, que nous avions trouvée dans l'île en y débarquant; mais cette provision ne pouvait nullement suffire pour un voyage de six cents lieues. A la fin, il fut résolu qu'on prendrait à bord le plus de noix de cocos qu'il se pourrait, afin de ménager le bœuf séché, en le distribuant avec beaucoup d'épargne, et qu'on suppléerait au pain par le riz. Pour avoir ce riz, il s'agissait, quand la barque serait achevée, de tenter une expédition contre l'île de Rota; où on savait que les Espagnols avaient de grandes plantations de riz, confiées aux soins des habitans Indiens; mais comme cette entreprise ne pouvait s'exécuter que de force, en examina ce qu'il y avait de poudre à terre, et on vit qu'en rassemblant le tout avec soin, il n'en restait que pour quatre-vingt-dix coups de fusil. Ce n'était pas un coup pour chaque homme: pauvre ressource pour des gens qui devaient se passer, durant un mois, de pain et de tout ce qui pouvait en tenir lieu, à moins qu'ils ne s'en procurassent par la force des armes.

Il nous faut encore parler du plus cruel de

tous les embarras , qui , sans un concours d'accidens tout-à-fait singuliers , aurait rendu leur départ absolument impossible. Il ne fallut que peu de jours pour régler ce qui avait rapport à la fabrique et à l'équipement du vaisseau ; et , cela étant fait , il y avait moyen de calculer à peu près en quel temps le bâtiment serait achevé. Les officiers devaient naturellement considérer ensuite le cours qu'il fallait suivre , et la terre où il convenait d'aborder. Ces réflexions les menèrent à une décourageante découverte , c'est qu'il n'y avait dans l'île ni boussole , ni quart de nonante. À la vérité , le chef d'escadre avait apporté à terre une petite boussole de poche pour son usage particulier ; mais le lieutenant Brett l'avait empruntée pour déterminer la position des îles voisines ; et cet officier se trouvait dans le *Centurion* : et pour ce qui est d'un quart de nonante , on ne pouvait en aucune façon s'attendre à en rencontrer un à terre , où cet instrument n'est d'aucun usage ; de sorte qu'on l'avait laissé dans le vaisseau.

Huit jours s'étaient déjà écoulés depuis le départ du *Centurion* , avant que leur perplexité à cet égard fût un peu diminuée. À la fin , en

fouillant dans une caisse appartenant à la barque espagnole , ils trouvèrent une petite boussole , qui , quoiqu'elle ne valût guère plus que celles qui servent de jouet aux écoliers , fut pour eux un trésor inestimable. Peu de jours après , ils eurent de nouveau le bonheur de trouver sur le rivage un quart de nonante , jeté en mer parmi des guenilles qui avaient appartenu à quelques-uns de nos gens morts depuis notre arrivée à Tinian. La vue de cet instrument fit un extrême plaisir ; mais , en l'examinant , on s'aperçut que les pinules y manquait , et qu'ainsi on n'en pouvait faire aucun usage ; cependant , peu de jours après , un de nos gens , ayant , par curiosité , tiré la layette d'une vieille table que les flots avaient poussée à terre , y trouva quelques pinules qui convenaient très-bien au quart de nonante. Cet instrument étant ainsi complet , on examina s'il était bon , en s'en servant pour prendre la hauteur connue du lieu , et on eut la satisfaction de voir qu'il déterminait la latitude de Tinian avec assez de précision. Tous ces obstacles , qu'on avait en bien soin de cacher à nos gens , pour leur épargner l'idée d'un travail inutile , étant en quel-

que sorte surmontés, l'ouvrage allait son train heureusement et avec vigueur. La ferrure nécessaire était presque achevée; les planches et les autres pièces de bois qui auraient pu servir, quoique nullement sciées suivant les règles de l'art, étaient toutes prêtes; si bien que le 6 d'octobre, qui était le quatorzième jour depuis le départ du vaisseau, nos gens halèrent la barque à terre, et employèrent les deux jours suivans à la scier en deux, en prenant bien garde que la scie ne passât par aucune de ses planches, et les deux parties furent placées à la distance nécessaire l'une de l'autre. Tous les matériaux ayant été préparés d'avance, le lendemain, qui était le 9 d'octobre, ils commencèrent à ajuster les pièces pour l'allongement; et vers ce temps ils avaient une idée si exacte de ce qui leur restait à faire, et étaient tellement maîtres de la chose, qu'ils pouvaient marquer exactement quand le tout serait fini. Aussi le départ fut-il fixé au 5 novembre. Mais leurs travaux devaient être terminés plus tôt et plus heureusement; car l'après-midi du 11 d'octobre, un des gens de l'équipage du *Gloucester*, étant sur une hauteur au milieu de l'île, aperçut le *Centurion*

dans l'éloignement, et, courant de toutes ses forces vers l'endroit de débarquement, il vit, chemin faisant, quelques-uns de ses camarades auxquels il cria comme en extase, *le vaisseau! le vaisseau!* M. Gordon, lieutenant de marine, jugeant par la manière dont cette nouvelle était annoncée qu'elle devait être vraie, courut vers l'endroit où le chef d'escadre et son monde étaient à l'ouvrage. Étant frais et en haleine, il devança aisément l'homme du *Gloucester*, et aborda avant lui M. Anson. Celui-ci, à une nouvelle si heureuse et si peu attendue, jeta à terre sa hache avec laquelle il travaillait, et la joie qu'il ressentit altéra en lui, pour la première fois, cette parfaite égalité d'âme qu'il avait conservée jusqu'alors. Tous ceux qui l'entouraient coururent vers le rivage avec des transports qui approchaient de la frénésie, voulant repaître leurs yeux d'un spectacle si ardemment souhaité, et qu'ils avaient déjà compté depuis long-temps ne jamais voir. Vers les cinq heures du soir, tout le monde sans exception aperçut *le Centurion* en pleine mer. Une chaloupe chargée de dix-huit hommes de renfort et de divers rafraîchissemens pour

L'équipage lui ayant été envoyée, il mouilla heureusement le lendemain après-midi à la rade. Le chef d'escadre se rendit aussitôt à bord, et fut reçu avec les acclamations de joie les plus sincères et les plus éclatantes : car on pourra juger, par le récit abrégé que nous allons donner de nos craintes, aussi bien que des dangers et des fatigues que nous essayâmes durant nos dix-neuf jours d'absence de Tinian, si un port, des rafraichissemens, du repos, et le plaisir de revoir notre commandant et nos compagnons de voyage, durent être moins agréables pour nous que notre retour le fut pour eux.

CHAPITRE III.

Ce qui se passa à bord du *Centurion* après qu'il eut été jeté en mer, jusqu'à son retour à l'île de Tinian.

APRÈS avoir ramené le *Centurion* à Tinian , et rendu compte au lecteur des occupations et des projets de ceux qui étaient restés à terre , je vais raconter quelles fatigues et quelles souffrances nous essayâmes à bord de ce vaisseau pendant les dix-neuf tristes jours que nous tînmes la mer.

J'ai déjà dit que ce fut le 22 de septembre , au milieu d'une nuit des plus obscures , qu'une terrible tempête et une marée des plus violentes nous fit chasser sur nos ancres et nous jeta en pleine mer. Nous nous trouvâmes dans l'état le plus déplorable : notre vaisseau faisait eau, nous avions trois câbles passés par les écu-biers, et à l'un de ces câbles pendait l'unique ancre qui nous restait ; pas un de nos canons

n'était amarré, ni pas un de nos sabords fermé. Avant que la tempête fût formée, nous avions amené notre grande vergue et celle de misaine, de sorte que nous ne pouvions tendre que la seule voile d'artimon. Nous n'avions à bord que cent huit personnes, y compris plusieurs nègres et Indiens; c'était environ le quart de l'équipage qu'il nous fallait, et parmi ces hommes il fallait compter plusieurs mous-ses, et plus de gens encore à peine guéris du scorbut, et à qui la convalescence n'avait pas rendu la moitié de leurs forces. Dès que nous fûmes en mer, la violence de la tempête et le roulis du vaisseau y firent entrer une telle quantité d'eau, que, jointe aux voies d'eau de notre navire, elle nous occupa tous aux pompes. Cependant, quelque danger qu'elle nous fit courir, nous en envisagions un plus pressant encore, car nous nous croyions poussés directement sur l'île d'Agnigan, dont nous n'étions qu'à deux lieues. Nous employâmes les derniers efforts pour hisser la grande vergue et la vergue de misaine, dans l'espérance que, si nous pouvions seulement faire usage de nos voiles basses, nous pourrions doubler l'île et nous déro-

ber au naufrage. Mais après trois heures de travail inutile, les drisses rompirent, et nos forces se trouvèrent si épuisées, que nous fûmes obligés de nous abandonner au risque de périr, ce qui nous paraissait inévitable; car nous étions persuadés, pendant tout ce temps, que nous dérivions vers l'île d'Agnigan, et la nuit était si obscure, que nous ne nous attendions à reconnaître la terre que par la secousse que nous sentirions en y échouant. Nous passâmes ainsi plusieurs heures dans la ferme persuasion de périr; et dans la cruelle attente d'éprouver ce malheur dans peu d'instans. Ces terreurs ne finirent qu'avec le jour, qui nous fit voir cette île formidable à une assez grande distance, et qu'un violent courant venant du nord nous avait fait éviter.

La tempête qui nous avait forcés sur nos ancres et chassés de la rade de Tinian ne commença à s'abattre qu'au bout de trois jours; alors nous remîmes notre vergue de misaine en état, et nous travaillâmes à laisser notre grande vergue; mais les drisses rompirent, et un de nos gens en ayant été tué, cet accident nous arrêta dans la manœuvre. Le lendemain,

26 septembre, fut pour nous tous un jour de cruelles fatigues : car, en pareil cas, personne n'est exempt de travail, et quiconque se trouve à bord devient matelot. Notre principale occupation fut de retirer notre maîtresse ancre, que pendant tout ce temps nous avions traînée à côté du vaisseau au bout d'un câble allongé d'un autre. Cet ouvrage était doublement nécessaire, car, outre le risque de naviguer avec une ancre en cet état, c'était de plus la dernière qui nous restât, et si nous venions à la perdre, nous nous trouvions dans les plus grands embarras, quand même nous eussions eu le bonheur de régagner la rade. Nous y travaillâmes donc pendant douze heures de suite de toutes nos forces, et nous étions parvenus à amener cette ancre à vue, mais la nuit survenant et nous trouvant excessivement fatigués, nous fûmes obligés de nous arrêter et de laisser notre ouvrage imparfait jusqu'au lendemain matin, où, aidés des forces que le repos de la nuit nous avait rendues, nous vîmes à bout de notre entreprise, et remîmes notre ancre sur le bossoir.

Le même jour, 27 septembre, nous achevâ-

mes une autre opération importante, celle de lâsser notre grande vergue; et alors nous trouvant en quelque sorte remis du trouble et du désordre où nous étions lorsque nous fûmes jetés en mer, et pouvant faire usage de nos voiles basses, nous commençâmes à porter à l'est, dans l'espérance de regagner l'île de Tinian et de rejoindre notre commandant en peu de jours; car nous ne nous croyions qu'à quarante-sept lieues au sud-ouest de cette île. Mais le 1^{er} octobre, ayant déjà fait assez de chemin pour pouvoir la découvrir, nous fûmes fort étonnés de nous apercevoir que nous étions loin de notre compte, et restâmes convaincus que les courans nous avaient portés vers l'ouest. Nous ne pouvions estimer au juste à combien cette dérive pouvait aller, ni par conséquent combien de temps il nous fallait encore pour regagner cette île; cependant nous avions lieu de craindre de manquer d'eau; nous ne savions pas trop bien quelle quantité il en restait à bord, et nous avons remarqué que plusieurs de nos futailles étant usées, elles avaient coulé plus d'à moitié. Enfin le jour suivant nous sortîmes de cette incertitude, et la vue de l'île de Guam nous apprit à

quel point nous étions. Nous portâmes à l'est avec un travail extrême, car le vent étant fixé à la bande de l'est, nous étions obligés de faire de fréquentes bordées, et notre équipage était si faible, qu'en mettant tous la main à l'œuvre, c'était tout ce que nous pouvions faire que de virer de bord. Cette terrible fatigue ne finit que le 11 octobre, dix-neuvième jour depuis notre départ; ce fut alors que nous parvînmes à la vue de Tinian, et reçûmes du renfort de ceux qui étaient à terre, comme je l'ai rapporté ci-devant. Ce soir même nous jetâmes l'ancre dans la rade de cette île, et nous nous trouvâmes, à notre grande joie, réunis avec nos compagnons, heureusement délivrés les uns et les autres des craintes que ce triste accident avait fait naître, et des travaux qu'il rendit nécessaires.

CHAPITRE IV.

Ce que nous fîmes à Tinian jusqu'à notre dernier départ de cette île, avec une courte description des îles des Larrons.

Dès que le chef d'escadre fut revenu à bord du *Centurion*, au retour de ce vaisseau à Tinian, il résolut de ne rester dans cette île qu'aussi long-temps qu'il le faudrait pour faire une provision suffisante d'eau, et, dans cette vue, nous nous mîmes immédiatement à l'ouvrage. Mais la perte de notre double chaloupe, qui avait été brisée contre notre poupe, dans la nuit où nous fûmes forcés en mer, nous causa de grands embarras. Nous fûmes obligés de transporter toutes nos futailles sur des radeaux, et les courans étaient si violens, qu'outre les délais et les peines que ce transport occasiona, il nous arriva souvent de perdre les radeaux et toute leur charge. Ce ne fut pas

tout : le 14 octobre , un coup de vent violent et soudain nous fit chasser sur notre ancre et nous rejeta en mer. Il est vrai que , cette fois , nous avions à bord le chef d'escadre et les principaux officiers ; mais il restait à terre près de soixante-dix hommes , occupés à remplir nos futailles et à ramasser des provisions. Ils avaient avec eux nos deux canots , qui ne suffisaient pas pour les ramener à bord tous à la fois ; ainsi on leur envoya le bateau à dix-huit rames , et on leur marqua , par un signal , de s'embarquer en aussi grand nombre qu'il se pourrait. Les deux canots vinrent d'abord pleins de monde ; mais il y avait quarante de nos gens employés à tuer des bêtes à corne dans le bois , et à les transporter au lieu d'embarquement ; et , quoique le bateau restât pour les emmener , le vaisseau fut efflotté à une si grande distance de terre , qu'il leur fut impossible de nous joindre. Cependant le temps étant plus favorable , et notre équipage plus fort que la première fois , nous revînmes à l'ancre , au bout de cinq jours , et délivrâmes ceux qui étaient à terre de la crainte qu'ils avaient encore eue d'être abandonnés dans cette île déserte.

A notre arrivée, nous trouvâmes que la barque espagnole, unique objet de leurs dernières espérances, avait encore subi une nouvelle métamorphose. Ceux qui étaient restés à terre, désespérant de nous revoir, et ayant conçu que le travail d'allonger cette barque était alors un ouvrage excessif et inutile, vu leur petit nombre, avaient résolu d'en rejoindre les deux pièces et de la remettre dans son premier état. L'ouvrage avançait déjà, et ils en seraient venus à bout, si notre retour ne l'eût fait abandonner.

En arrivant nous apprîmes qu'immédiatement avant notre retour deux pros s'étaient approchés du rivage, et s'étaient arrêtés là jusqu'au moment où à la vue de notre vaisseau ils s'éloignèrent. A cette occasion, je vais rapporter un incident survenu pendant la première absence de notre vaisseau, mais dont je n'ai pas encore parlé, pour ne pas interrompre le fil de la narration:

J'ai déjà dit qu'une partie du détachement qui était sous les ordres du sergent espagnol était restée cachée dans les bois; et nous nous étions d'autant moins mis en peine de l'y

chercher, que nos prisonniers nous assuraient qu'il était impossible à ces gens de gagner l'île de Guam, ni d'y faire parvenir aucun message. Pendant la première absence du *Centurion*, le chef d'escadre, qui était resté à terre, entreprit, avec quelques-uns de ses officiers, de faire le tour de l'île; dans cette promenade, ces messieurs, étant sur une petite hauteur, aperçurent dans un vallon voisin un petit buisson qui leur sembla avoir un mouvement progressif. Cela, comme on peut le croire, attira leur attention, et ils s'assurèrent bientôt que c'étaient quelques fagots de branches de cocos traînés par des gens qui en étaient couverts. Il n'était pas difficile de conclure que ce devaient être quelques-uns de ceux du détachement du sergent espagnol, et le chef d'escadre avec sa compagnie se mit à leur poursuite dans l'espérance de découvrir le lieu de leur retraite. Les Indiens, se voyant découverts, s'enfuirent au plus vite; mais M. Anson était si près d'eux, qu'il ne les perdit de vue qu'au moment où ils entraient dans leur caverne. Il les y suivit, et la trouva vide, les Indiens s'étant échappés par une autre issue qui donnait sur une descente escarpée.

M. Anson ne trouva dans cette caverne , pour toutes armes , que deux vieux mousquets ; mais il y avait des provisions en abondance , entre autres des côtes de porc salé , qui étaient excellentes. Les Indiens avaient préparé un dîner copieux , bien qu'ils fussent peu nombreux , d'où nos gens conclurent que l'appétit extraordinaire qu'ils se sentaient depuis qu'ils se trouvaient dans cette île était commun à tous ceux qui y faisaient quelque séjour. M. Anson et sa compagnie profitèrent de ce repas , qui leur venait fort à propos ; aussi bien notre commandant ne voyait pas moyen d'attraper les Indiens , qu'il aurait pourtant bien voulu joindre , persuadé que , s'il pouvait leur parler , il réussirait à les engager à prendre du service parmi nous. Malgré les assurances que nos prisonniers nous avaient données de l'impossibilité de la chose , nous avons eu lieu depuis de croire que ces Indiens furent transportés à Guam , long-temps avant notre départ de Tinian.

Après notre second retour à cette île , nous travaillâmes de toutes nos forces à compléter notre provision d'eau ; et , le 20 octobre , nous en avions cinquante tonneaux à bord , quantité

que nous crûmes suffisante pour notre traversée jusqu'à Macao. Le lendemain nous envoyâmes à terre un homme de chaque chambrée pour y chercher autant qu'ils pourraient d'oranges, de citrons, de cocos, et d'autres fruits que l'île fournit. Ces pourvoyeurs étant revenus le soir du même jour, nous mîmes le feu à la barque espagnole et aux pros, hissâmes nos chaloupes à bord, et quittâmes Tinian pour la troisième et dernière fois, emportant avec nous une idée de cette île qui tient un peu du romanesque, et que produisirent dans nos esprits la fertilité de son terroir, la beauté du paysage, la pureté de l'air et les aventures singulières que nous y avons eues.

Avant de parler de notre traversée d'ici à Formosa, et de là à Canton, je vais donner une courte description des îles des Larrons, ou îles Marianes, du nombre desquelles est celle de Tinian.

Ces îles furent découvertes en 1521, par Magellan, et, selon ce qui est dit dans son voyage des deux qu'il reconnut, ce doit être celles de Saypan et de Tinian, toutes deux belles, fertiles, et situées entre 15° et 16° de

latitude septentrionale ; car ce sont là les marques qu'il donne pour les faire connaître dans la relation de son voyage, marques qui conviennent parfaitement aux deux îles que je viens de nommer. Celle de Tinian a reçu des Espagnols le surnom de *Buнавista*, et celle de Saypan, qui est à 15° 22' de latitude nord, n'offre pas un coup d'œil moins agréable.

On compte ordinairement douze de ces îles ; ces îles ont été autrefois fort peuplées ; on prétend même qu'il n'y a pas plus de soixante ans que Guam, Rota et Tinian, qui en sont les trois principales ; contenaient plus de cinquante mille habitans. Depuis ce temps Tinian est absolument dépeuplé, et on n'a laissé que deux ou trois cents Indiens à Rota, pour cultiver du riz, qui sert à nourrir les habitans de Guam ; en sorte qu'il n'y a proprement que cette dernière île qu'on puisse dire habitée. C'est là que les Espagnols ont un établissement, un gouverneur et une garnison, et que le galion de Manille touche à son retour d'Acapulco. Les Espagnols disent que cette île a trente lieues de tour, et qu'elle est peuplée de quatre mille âmes, dont le quart habite la ville de Saint-

Ignacio de Agand , capitale de l'île , et résidence du gouverneur. Les maisons en sont , dit-on , considérables , pour un lieu aussi reculé et d'aussi peu de commerce ; elles sont bâties de pierres et de bonne charpente. Ce poste , qui n'est important que par le passage du galion , et les rafraîchissemens qu'il lui fournit , est défendu par deux forts , situés sur le rivage de la mer ; l'un s'appelle le château de *Saint-Ange* , et défend la rade où le galion mouille , autant que ses forces le permettent , telles qu'on peut les estimer par l'état de l'artillerie , qui consiste en cinq pièces de huit livres de balles. L'autre , nommé *Saint-Louis* , est à quatre lieues au nord-est du premier , et destiné à défendre une rade où mouille un petit bâtiment de Manille , qui vient à cette île tous les deux ans une fois. Ce dernier fort est garni d'artillerie , précisément comme l'autre ; et outre ces deux forts , il y a encore une batterie de cinq pièces , sur une éminence voisine de la mer. La garnison espagnole consiste en trois compagnies d'infanterie , de quarante à cinquante hommes chacune , et ce sont là toutes les troupes sur lesquelles le gouverneur peut compter , car pour les Indiens , il

s'y fie si peu, qu'il a pris le parti de ne leur souffrir ni armes à feu ni lances.

Les autres îles, quoique inhabitées, sont fertiles en plusieurs sortes de vivres excellens, mais sans ports ni bonnes rades. J'ai déjà parlé de celle de Tinian; la rade de Guam n'est pas beaucoup meilleure; il arrive souvent que le galion, quoiqu'il n'y séjourne que vingt-quatre heures, chasse sur ses ancres, est jeté en mer, et contraint d'abandonner sa chaloupe. On ne cesse de la part du conseil de Manille d'exhorter le gouverneur de Guam à employer toute son industrie pour découvrir un port sûr dans ces parages. Je ne sais jusqu'où va cette industrie, et quels soins on a pu se donner; mais il est certain que, jusqu'à présent, on ne connaît pas un seul bon port dans aucune des îles qu'on trouve en assez grand nombre entre le Mexique et les Philippines, quoique dans toute autre partie du monde rien n'est si commun que de trouver de fort petites îles fournies de ports excellens.

On voit que le nombre de ces Espagnols habitués à Guam est fort petit en comparaison de celui des Indiens, et qu'autrefois la dispo-

portion était encore plus grande. Ces Indiens sont bien faits, résolus, et à en juger par quelques-uns de leurs usages, très-ingénieux. Leurs pros, qui sont les seuls vaisseaux dont ils se servent depuis des siècles, sont d'une invention qui ferait honneur aux nations les plus civilisées. On ne peut rien imaginer de plus convenable que ces pros pour la navigation de ces îles, qui sont situées toutes à peu près sous le même méridien, entre les limites des vents alisés, et où, par conséquent, pour passer de l'une à l'autre, il fallait des bâtimens propres surtout à recevoir le vent de côté. Ceux-ci répondent parfaitement à cette vue; outre cela la structure en est simple, et ils sont d'une vitesse si extraordinaire, qu'ils méritent bien qu'on en fasse une description particulière, d'autant plus que ceux qui en ont déjà parlé n'en ont pas donné une idée exacte. C'est à quoi je vais tâcher de suppléer, tant pour contenter la curiosité des lecteurs que dans l'espérance que ceux qui sont employés à la construction de nos vaisseaux, et nos marins, en pourront tirer quelque utilité. Au reste, je suis en état de remplir cette tâche : j'ai dit ci-devant qu'un de ces

bâtimens nous tomba entre les mains à notre arrivée à Tinian ; M. Brett le débâtit , afin d'en examiner et mesurer toutes les pièces ; ainsi on peut regarder la description que j'en vais donner comme très-exacte.

Ces bâtimens sont nommés *pros* , à quoi on ajoute souvent l'épithète de volant , pour marquer l'extrême vitesse de leur cours. Les Espagnols en racontent des choses incroyables pour quiconque n'a jamais vu voguer ces vaisseaux ; mais ils ne sont pas seuls témoins de faits extraordinaires à cet égard ; ceux qui voudront en avoir quelques-uns bien avérés peuvent s'en informer à Portsmouth , où l'on fit , il y a quelques années , des expériences sur la vitesse de ces bâtimens , avec un *pros* assez imparfait qu'on avait construit dans ce port. Ce que je puis dire , c'est que , suivant l'estime de nos gens , qui les ont observés à Tinian , tandis qu'ils voguaient avec un vent alisé frais , ils faisaient vingt milles en une heure ; cela n'approche pas de ce que les Espagnols en racontent , mais c'est cependant une très-grande vitesse.

La construction de ces *pros* est toute différente de ce qui se pratique dans tout le reste du

monde, en fait de bâtimens de mer ; tous les autres vaisseaux ont la proue différente de la poupe, et les deux côtés semblables ; les pros, au contraire, ont la proue semblable à la poupe, et les deux côtés différens ; celui qui doit toujours être au lof est plat, et celui qui doit être sous le vent est courbe, comme dans tous les autres vaisseaux. Cette figure et le peu de largeur de ces bâtimens les rendraient fort sujets à sombrer sous voiles, sans une façon fort extraordinaire qu'on y ajoute : c'est une espèce de cadre ajusté au côté qui est sous le vent, et qui soutient une poutre creusée et taillée en forme de petit canot. Le poids de ce cadre sert à tenir le pros en équilibre, et le petit canot qui est au bout, et qui plonge dans l'eau, soutient le pros, et l'empêche de sombrer sous voiles. Le corps du pros, au moins de celui que nous avons examiné, est composé de deux pièces, qui s'ajustent suivant la longueur, et qui sont cousues ensemble avec de l'écorce d'arbre, car il n'entre aucun fer dans cette construction. Le pros a deux pouces d'épaisseur vers le fond ; ce qui va en diminuant jusqu'aux bords, qui ne sont épais que d'un pouce,

Un pros est ordinairement monté de six ou sept Indiens, les uns à la proue et les autres à la poupe ; ils gouvernent chacun à leur tour par le moyen d'une pagaie dont se sert celui qui est à la poupe, suivant la bordée que l'on court. Les autres s'occupent à vider l'eau qui peut entrer par hasard dans le vaisseau, et à manœuvrer la voile. Ces pros sont d'une commodité admirable pour voyager entre ces îles, qui sont toutes situées nord et sud, et entre les limites des vents alisés d'est. Ces bâtimens vont mieux qu'aucun autre à la voile avec un vent de côté, et ont la commodité d'aller et venir, en changeant seulement leur voile, et sans jamais virer de bord. Ils ont aussi l'avantage d'aller avec une vitesse bien plus grande qu'un vaisseau qui a le vent en poupe, et souvent plus vite que le vent même. Quelque paradoxale que cette proposition puisse paraître, elle n'en est pas moins vraie, et nous la voyons tous les jours vérifiée par une expérience commune et qu'on peut faire sans aller en mer : il ne faut que faire attention aux moulins à vent, dont les ailes se meuvent quelquefois plus vite que le vent, et c'est là un avantage que les moulins ordi-

naires auront toujours sur tous ceux dont le mouvement serait horizontal. Car les ailes d'un moulin horizontal se dérobent à la vitesse du vent à mesure qu'elles tournent plus vite ; au lieu que les moulins ordinaires se mouvant perpendiculairement au courant de l'air, le vent agit sur leurs ailes, dans leur plus violent mouvement, comme si elles étaient en repos.

On trouve dans plusieurs endroits des Indes orientales des vaisseaux qui ont quelque ressemblance avec ceux-ci ; mais aucun ne leur est comparable, tant en simplicité dans leur structure qu'en vitesse dans leurs mouvemens. Il paraît qu'on pourrait inférer de là que les pros sont les originaux de tous ces autres bâtimens ; qu'ils sont la production de quelque génie distingué de ces îles, dont les peuples voisins n'ont fait qu'imiter l'invention. Quoique les habitans des îles des Larrons n'aient pas de communication directe avec les peuples voisins, il y a cependant au sud et sud-ouest de ces îles un grand nombre d'autres îles qu'on croit s'étendre jusque vers les côtes de la Nouvelle-Guinée. Ces îles sont si peu éloignées de celles

des Larrons , que les pirogues en ont été quelquefois jetées par le mauvais temps à l'île de Guam , et il y a quelques années que les Espagnols envoyèrent une barque pour en faire la découverte. Ils y laissèrent même deux missionnaires jésuites, qui dans la suite ont été massacrés par les habitans. Il est fort apparent que des pros des îles des Larrons auront de même été jetés vers quelques-unes de ces îles nouvelles. Il semble que la même rangée d'îles s'étend vers le sud-est aussi bien que vers le sud-ouest , et même à une très-grande distance ; car Schouten , qui traversa la partie méridionale de l'océan Pacifique en 1615 , rencontra une grande double pirogue pleine de monde , à plus de mille lieues au sud-est des îles des Larrons. S'il est permis de conjecturer que cette pirogue double fût une imitation des pros , il faudra supposer dans tout cet intervalle une rangée d'îles assez voisines l'une de l'autre pour donner lieu à quelque communication , ne fût-ce qu'accidentelle ; et ce qui confirme dans cette idée , c'est que tous ceux qui ont fait la traversée d'Amérique aux Indes orientales , sous quelque latitude méridionale que ce soit ,

ont trouvé plusieurs petites îles parsemées dans ce vaste océan.

Cette longue rangée d'îles se continue aussi vers le nord, depuis celles des Larrons jusqu'au Japon ; de sorte que les îles des Larrons ne sont qu'une très-petite partie d'une longue chaîne d'îles qui s'étendent jusqu'au Japon, et de là peut-être jusqu'aux terres australes inconnues. Mais il est temps de reprendre le récit de nos aventures.

CHAPITRE V.

Route de Tinian à Macao.

J'AI déjà dit que le soir du 21 octobre nous quittâmes l'île de Tinian, et fîmes route vers le port de Macao, sur les côtes de la Chine. La mousson de l'est paraissait bien fixée ; et nous avions un vent frais et constant qui nous soufflait en poupe, de sorte que nous faisons quarante à cinquante lieues par jour. Mais la mer était fort mâle et nous prenait en poupe, ce qui travaillait extrêmement notre vaisseau : notre funin, qui était presque tout pouri, en souffrit beaucoup, et notre voie d'eau s'en augmenta. Par bonheur pour nous, nos gens étaient en parfaite sante, tout le monde travaillait avec ardeur, et la fatigue de la pompe, jointe aux autres travaux de la manœuvre, ne causait ni plaintes ni impatience.

Il ne nous restait de toutes nos ancres que notre grande ancre seule , excepté celles de nos prises , qui étaient à fond de calè , et trop légères pour que nous pussions nous y fier ; nous n'étions pas sans inquiétude sur la manière dont nous pourrions nous tirer d'affaire quand nous viendrions sur les côtes de la Chine. Ces côtes nous étaient inconnues , aucun de nous ne les ayant fréquentées , et il était indubitable que nous serions obligés d'y mouiller plusieurs fois. Notre grande ancre était trop pesante pour ce service journalier , ainsi on résolut de prendre les deux plus grandes de nos prises , de les joindre au même jas , et d'attacher entre leurs deux verges deux pièces de canon de quatre livres de balle.

Le 3 novembre , à trois heures après midi , nous vîmes une île que nous crûmes d'abord être celle de Botel Tabago Xima ; mais en l'approchant de plus près , elle nous parut beaucoup plus petite qu'on ne la représente ordinairement. Une heure après nous en découvriâmes une seconde , cinq ou six milles à l'ouest. Comme toutes les cartes et les journaux de marine que nous avions ne faisaient mention

d'aucune autre île à l'est de Formosa que de Botel Tobago Xima, et que nous n'avions pu prendre la hauteur à midi, nous craignîmes que quelque courant extraordinaire ne nous eût poussés dans le voisinage des îles de Bashée; et par précaution nous amenâmes nos voiles dès que la nuit vint, et restâmes en cet état jusqu'au lendemain matin. Le temps, qui était couvert et embrumé, nous tint encore en incertitude jusqu'à neuf heures. Le jour s'étant éclairci, nous fit revoir les deux mêmes îles. Nous portâmes alors à l'ouest, et à onze heures nous découvrîmes la pointe méridionale de l'île de Formosa. Cette vue nous prouva que la seconde île que nous avions trouvée était Botel Tobago Xima; et la première une petite île ou un rocher situé à cinq ou six milles de cette île, ont les cartes ni les journaux ne font point mention.

Dès que nous eûmes la vue de l'île de Formosa, nous portâmes à l'ouest vers le sud, pour en doubler la pointe; et nous eûmes l'œil au guet pour découvrir les rochers de Vele Rete, que nous n'aperçûmes qu'à deux heures après midi. Pour éviter ces rochers, nous portâmes

d'abord au sud vers l'ouest, et nous les laissâmes entre nous et la terre. Ce n'était pas sans raison que nous avions apporté tant d'attention à découvrir ces rochers; car, quoiqu'ils paraissent hors de l'eau aussi gros que le corps d'un vaisseau, ils sont environnés de brisans de tous côtés, et il y a un bas-fond qui s'étend depuis ces rochers jusqu'à un mille et demi vers le sud; en sorte qu'ils peuvent passer pour très-dangereux. Le cours de Botel Tobago Xima à ces rochers est-sud-ouest vers l'ouest, et la distance à douze à treize lieues. La pointe méridionale de Formosa est à $21^{\circ} 50'$ de latitude septentrionale et à $23^{\circ} 50'$ de longitude à l'ouest de Tinian.

Tandis que nous dépassions ces rochers, on cria au feu à l'avant du vaisseau; l'alarme fut fort vive, et tout l'équipage y courut en telle confusion, que les officiers eurent bien de la peine à apaiser le tumulte. Dès qu'ils eurent rétabli l'ordre et calmé les esprits, on s'aperçut bientôt que le feu venait du foyer de la cuisine, et en démolissant le mur de briques, il fut bientôt éteint; ces briques, étant trop échauffées, avaient communiqué le feu à la boiserie voi-

sine. Le soir nous fûmes surpris par la vue d'un spectacle que nous prîmes d'abord pour l'effet de quelques brisans, mais qui, mieux examiné, se trouva une espèce d'illumination causée par des feux allumés sur l'île de Formosa. Nous nous figurâmes que c'étaient des signaux que les habitans faisaient pour nous engager à toucher dans cet endroit; mais tel n'était pas notre projet, car nous étions fort pressés de relâcher à Macao. De Formosa nous portâmes à l'ouest-nord-ouest et quelquefois plus au nord, dans la vue de gagner les côtes de la Chine, à l'est de Pedro Blanco; le rocher qui porte ce nom sert d'un très-bon guide aux vaisseaux destinés pour Macao. Nous continuâmes ce cours jusqu'à la nuit, pendant laquelle nous amenâmes souvent pour jeter la sonde; mais ce ne fut que le 5 de novembre, à neuf heures du matin, que nous trouvâmes fond. À vingt milles de là, vers l'ouest-nord-ouest nous eûmes trente-cinq brasses; ensuite les profondeurs furent en diminuant de trente-cinq brasses jusqu'à vingt-cinq; mais peu après, à notre grande surprise, elles resautèrent subitement à trente brasses. Nous ne savions que penser de ce changement; car tou-

tés les cartes marquent les sondes fort régulièrement au nord de Pedro Blanco ; et l'incertitude où cela nous jeta nous tint fort alertes , et nous fit virer au nord-nord-ouest. Après avoir couru trente-cinq milles dans cette direction , les sondes recommencèrent à diminuer régulièrement jusqu'à vingt-deux brasses , et vers minuit nous eûmes la vue des côtes de la Chine ; qui étaient au nord vers l'ouest , à quatre lieues de distance. D'abord nous amenâmes et restâmes le Cap au large pour attendre le jour. Avant le lever du soleil nous fûmes fort surpris de nous voir au milieu d'un nombre incroyable de bateaux de pêcheurs qui couvraient toute la mer , aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Je crois , sans exagérer , qu'il y en avait plus de six mille , chacun portant trois , quatre ou cinq hommes , mais le plus grand nombre cinq. Cet essaim de pêcheurs n'est pas particulier à cet endroit ; nous avons trouvé le même spectacle tout le long de cette côte , dans notre route vers Macao. Nous ne doutâmes pas un moment que nous ne trouvassions dans ce nombre de pêcheurs un pilote qui voulût nous guider dans notre route ; mais quoiqu'ils rôdassent tout près

de notre vaisseau , et que nous tâchassions de les attirer par l'amorce la plus puissante sur tout Chinois de quelque rang ou condition qu'il soit , je veux dire par un bon nombre de piastres que nous leur faisons voir , aucun d'eux ne voulut venir à bord , ni nous donner la moindre instruction. Je crois bien que la principale difficulté venait de ce qu'ils ne comprenaient pas ce que nous leur demandions ; nous leur répétions bien le nom de *Macao* , mais ils ne concevaient pas ce que nous voulions dire par là ; pour toute réponse ils nous présentaient du poisson , et j'ai su depuis que ce mot , ou quelque chose d'approchant , veut dire du poisson en chinois. Ce qui nous surprenait le plus était le peu de curiosité de ce grand nombre d'hommes : aucun ne paraissait nous honorer de la moindre attention. Jamais vaisseau tel que le nôtre n'avait paru dans ces mers ; peut-être , de tous ces pêcheurs , pas un seul n'avait vu un vaisseau européen ; il était naturel de croire que des objets si nouveaux auraient attiré leurs regards ; mais quoique plusieurs de ces bateaux vinssent tout contre notre vaisseau , aucun de ceux qui les montaient ne parut se

détourner un moment de son travail pour nous regarder. Cette insensibilité, surtout dans des gens de mer, sur des choses qui tiennent à leur profession, est presque incroyable; mais les Chinois nous ont donné plus d'un exemple d'une pareille insouciance. Je ne sais si cette disposition d'âme est chez eux un effet de tempérament ou d'éducation; mais quelle qu'en soit la cause elle me paraît la marque d'un caractère assez bas et assez méprisable, et ne s'accorde guère avec les éloges que tant d'auteurs donnent au génie de cette nation, et que j'ai lieu de croire fort outrés.

Ne pouvant donc tirer aucune lumière de ces pêcheurs, nous fûmes obligés de nous conduire nous-mêmes, d'après le peu de connaissance que nous avions de ces côtes.

Ce fut donc, ainsi que je viens de le dire, le 5 novembre que nous vîmes pour la première fois la côte de la Chine; le lendemain à deux heures après midi, comme nous portions à l'ouest, à deux lieues de terre, toujours au milieu d'une quantité de bateaux de pêcheurs, nous remarquâmes que dans une espèce de chaloupe, qui était à l'avant de notre vaisseau,

on déployait un pavillon rouge, et qu'on y sonnait du cornet. Nous crûmes que c'était un signal donné, ou pour nous avertir de quelque bas-fond, ou pour nous annoncer qu'on voulait nous fournir un pilote; dans cette persuasion, nous envoyâmes notre canot vers cette chaloupe pour apprendre ce qu'on avait à nous dire; mais nous reconnûmes bientôt que nous nous étions trompés, et que cette chaloupe était le vaisseau amiral de toute la pêche. Le signal qu'elle avait donné était celui de la retraite, et on y obéit exactement. Pour nous, nous continuâmes notre cours, et, peu après, nous dépassâmes deux petits rochers, qui étaient à quatre ou cinq milles de la côte; ensuite la nuit vint, sans que nous eussions pu découvrir Pedro Blanco. Nous amenâmes nos voiles jusqu'au lendemain matin. Alors nous eûmes le plaisir de voir ce rocher; il est petit, eu égard à la circonférence, mais assez élevé, ayant à peu près la figure et la couleur d'un pain de sucre, et est éloigné de la côte de sept ou huit milles. Nous le laissâmes entre la terre et nous, et en passâmes à un mille et demi, continuant toujours notre cours vers l'ouest. Le 7,

nous vîmes une chaîne d'îles qui s'étend est et ouest; nous apprîmes depuis qu'elles s'appellent les *îles de Lema*; elles sont au nombre de quinze ou seize, tant grandes que petites, toutes pleines de rochers, et stériles. Entre cette chaîne et le continent, il y a encore un grand nombre d'îles.

Nous rangeâmes ces îles à quatre milles. Nous étions encore environnés de bateaux de pêcheurs, et envoyâmes derechef notre canot vers eux pour tâcher d'avoir un pilote, mais inutilement; cependant un de ces gens nous fit entendre, par signes, que nous devions tourner autour de l'île de Lema, la plus occidentale. Nous suivîmes son avis, et le soir nous jetâmes l'ancre.

Nous passâmes toute la nuit à l'ancre, et le 9, à quatre heures du matin, nous envoyâmes le canot, pour sonder le canal, que nous voulions embouquer; mais, avant le retour du canot, un pilote chinois vint à bord, et nous dit en mauvais portugais qu'il nous conduirait à Macao, pour trente piastres. On les lui compta sur-le-champ; nous levâmes l'ancre et fîmes voile. Peu après, il nous vint plu-

sieurs autres pilotes, qui, pour se recommander, produisaient les certificats de plusieurs capitaines, dont ils avaient conduit les vaisseaux au port; mais nous gardâmes le premier qui s'était offert. Nous apprîmes que nous n'étions pas loin de Macao, et qu'il se trouvait alors dans la rivière de Canton, vers l'embouchure de laquelle Macao est situé, onze vaisseaux européens, dont quatre étaient anglais. Notre pilote nous conduisit entre les îles de Bambou et de Cabouce; mais le vent, venant de la bande du nord, et les marées portant souvent très-fort contre nous, nous fûmes obligés de mouiller plusieurs fois, et nous ne nous trouvâmes au delà de ces deux îles que le 12 novembre, à deux heures du matin.

Nous continuâmes ensuite à porter au nord vers l'ouest, entre un grand nombre d'îles. Le vent venant à tomber, nous jetâmes l'ancre, à une médiocre distance de l'île de Lantoun, qui est la plus grande de celles qui forment une espèce de chaîne. Le lendemain, nous vînmes à dix heures du matin mouiller dans la rade de Macao, la ville nous demeurant à l'ouest vers le nord, à trois lieues de distance.

C'est ainsi qu'après un pénible voyage de plus de deux ans, nous nous vîmes, pour la première fois, en port ami, dans un pays civilisé, où les commodités de la vie se trouvent en abondance, où nous pouvions avoir tous les secours nécessaires à un vaisseau aussi délabré que l'était le notre; où nous espérions recevoir des lettres de nos parens et de nos amis; où nos compatriotes, nouvellement arrivés d'Angleterre, pouvaient répondre à une infinité de questions que nous avions à leur faire, tant sur ce qui regardait les affaires publiques que sur ce qui nous intéressait en particulier, et entrer avec nous dans des détails qui, importants ou non, attireraient toute notre attention. On concevra aisément que notre curiosité devait être bien vivement excitée; si on considère que nous n'avions pu la satisfaire depuis un long espace de temps, pendant lequel, par la nature même du service auquel nous étions employés, nous avons été nécessairement privés de toutes correspondances avec notre pays.

CHAPITRE VI.

Ce qui nous arriva à Macao.

Nous jetâmes l'ancre le 12 novembre dans la radé de Macao : c'est une ville portugaise, située dans une île à l'embouchure de la rivière de Canton. Cette ville était autrefois très-riche, très-peuplée, et capable de se défendre contre les gouverneurs des provinces de la Chine de son voisinage ; mais, à présent, elle est bien déchue de son ancienne puissance. Quoique habitée par des Portugais, et commandée par un gouverneur que le roi de Portugal nomme, elle est à la discrétion des Chinois, qui peuvent l'affamer, et s'en rendre maîtres, quand il leur plaira. C'est ce qui oblige le gouverneur portugais à user de grande circonspection, et à éviter soigneusement tout ce qui pourrait choquer le moins du monde les Chinois. La rivière de Canton est le

seul port de la Chine fréquenté par les Européens, et c'est le lieu de relâche, à plusieurs égards, plus commode que Macao; mais les usages de la Chine, pour des étrangers, ne sont établis que pour des vaisseaux marchands, et le chef d'escadre craignait de jeter notre compagnie des Indes dans quelque embarras à l'égard de la régence de Canton, s'il prétendait en être traité sur un autre pied que les maîtres de navires de cette compagnie. C'est ce qui le détermina à relâcher à Macao, avant de se hasarder à aller à Canton. Sans la considération que je viens d'indiquer, il n'avait rien qui fût capable de lui causer la moindre crainte; car il est certain qu'il pouvait entrer dans la rivière de Canton, y séjourner tant qu'il voudrait, et en partir lorsqu'il lui plairait, quand toutes les forces de l'empire chinois auraient été employées pour s'y opposer.

Le chef d'escadre, par un effet de sa prudence ordinaire, envoya dès qu'il eut mouillé un officier au gouverneur portugais, pour faire les complimens à S. E. et la prier en même temps de lui donner ses avis sur la manière dont il devait se conduire pour ne pas choquer

les Chinois, qui avaient à leur discrétion quatre vaisseaux de notre compagnie. Ce qui embarrassait le plus le chef d'escadre était de savoir quels droits paient tous les vaisseaux qui entrent dans la rivière de Canton, impôt qui se règle sur la capacité du navire. Les vaisseaux de guerre sont exempts de toutes charges semblables en tout pays, et M. Anson se faisait un point d'honneur de ne pas s'y soumettre à la Chine. Pour sortir de cet embarras, il ne pouvait mieux s'adresser qu'au gouverneur portugais, qui connaissait le pays, et ne pouvait ignorer le privilège des vaisseaux de guerre. Notre chaloupe revint le soir avec deux officiers que le gouverneur envoyait à M. Anson, et qui lui dirent de sa part que son avis était que, si le *Centurion* entrait dans la rivière de Canton, les Chinois voudraient certainement lui faire payer les droits; mais que si le chef d'escadre le souhaitait, il lui enverrait un pilote, qui le conduirait dans un autre port sûr, nommé le *Typha*, propre à caréner notre vaisseau, et où probablement les Chinois ne s'aviseraient pas de demander le paiement de l'impôt en question.

Le chef d'escadre goûta la proposition, et dès le lendemain matin nous levâmes l'ancre, et tirâmes vers le port désigné, sous la conduite d'un pilote portugais. Comme nous entrions dans un passage formé par deux îles à l'est de ce port, la sonde diminua tout d'un coup, à trois brasses et demie; mais le pilote nous assurant que la profondeur ne diminuerait plus, nous continuâmes notre cours, jusqu'à ce que nous échouâmes dans la vase, à dix-huit pieds d'eau sous la poupe. La marée baissait encore, et peu après nous n'eûmes plus que seize pieds d'eau; mais le vaisseau resta droit. Nous sondâmes tout à l'entour de nous, et trouvâmes que la profondeur augmentait vers le nord; nous y portâmes notre ancre de touc, avec deux hansières bout à bout, et au retour de la marée nous tirâmes notre vaisseau à flot. Une petite brise s'élevant au même instant, nous entrâmes dans le port, où nous mouillâmes. Ce port de Typa est formé par plusieurs îles, et situé à six milles de Macao. Nous saluâmes le château de cette ville de onze coups de canon, et le salut nous fut rendu par le même nombre de coups.

Le lendemain le chef d'escadre alla rendre visite au gouverneur ; à son débarquement il fut salué de onze coups de canon, auxquels le *Centurion* répondit par un pareil nombre. Le but de cette visite était de prier le gouverneur de nous procurer des provisions, et de nous fournir les choses nécessaires pour réparer notre vaisseau. Le gouverneur parut disposé à nous satisfaire en tout, et assura le chef d'escadre que sous main il lui donnerait les secours qui dépendaient de lui ; mais il lui avoua franchement qu'il n'osait nous fournir ouvertement rien de ce que nous demandions, à moins que nous n'en obtinssions auparavant l'ordre du vice-roi de Canton. Il ajouta qu'il ne recevait aucune des provisions nécessaires à sa garnison que par permission des magistrats chinois, et que ces messieurs ayant bien soin qu'on ne lui fournît que ce qui lui était nécessaire chaque jour, il était absolument dans leur dépendance, et qu'ils pouvaient toujours l'en faire passer par où ils voulaient ; en mettant un embargo sur les bâtimens qui lui portaient des vivres.

Sur cette déclaration, M. Anson prit le parti

d'aller lui-même à Canton pour tâcher d'obtenir du vice-roi la permission de se pourvoir de ce dont il avait besoin, et il loua une chaloupe chinoise pour le transporter lui et sa suite. Comme il était prêt de s'y embarquer, le hoppo ou douanier chinois de Macao refusa la permission de faire partir la chaloupe, et défendit à ceux qui devaient la naviguer de démarer. Le chef d'escadre tâcha d'abord d'engager le hoppo à lever cette défense, et le gouverneur employa à cet effet ses bons offices auprès du hoppo; mais cet homme étant inflexible dans sa résolution, M. Anson lui déclara le lendemain qu'il allait armer ses chaloupes pour s'en servir à faire son voyage, et lui demanda en même temps qui il croyait assez hardi pour l'en empêcher. Ce ton menaçant produisit d'abord ce que les prières n'avaient pu faire. La chaloupe chinoise eut permission de partir, et de porter M. Anson à Canton. A son arrivée dans cette ville, il consulta les supercargos et autres officiers des vaisseaux anglais, sur les moyens d'obtenir du vice-roi la permission d'acheter les choses dont nous avons besoin; mais l'avis qu'il en reçut, quoique donné sans doute à bonne

intention, ne fut pas fort prudent, comme il parut dans la suite. Ces officiers de compagnie n'approchent jamais du vice-roi, et emploient la médiation des principaux marchands chinois, dans toutes les affaires où ils sont obligés d'avoir recours au gouvernement. Ils conseillèrent à M. Anson d'en agir ainsi, et promirent de travailler de tout leur pouvoir à engager les marchands chinois à lui rendre service dans cette affaire; certes ils étaient de bonne foi en faisant cette promesse. Les marchands chinois, dès qu'on leur en parla, se prêtèrent volontiers à ce qu'on attendait d'eux, et répondirent du succès de leur négociation; mais après un mois de délai, pendant lequel ils ne cessèrent d'avoir l'air de faire preuve d'obligeance, annonçant chaque jour que l'affaire allait se terminer au gré du capitaine-général, ils convinrent, quand ils virent qu'on les pressait et qu'on était prêt à écrire au vice-roi, qu'ils n'en avaient jamais ouvert la bouche, que même ils ne pouvaient le faire, le vice-roi étant trop grand seigneur pour que des gens comme eux pussent l'approcher. Non contents d'avoir ainsi grossièrement abusé de M. Anson, ils firent

tout ce qu'ils purent auprès des Anglais qui se trouvaient à Canton pour les empêcher de se mêler de cette affaire, leur représentant qu'elle les brouillerait avec le gouvernement, et les jetterait inutilement dans de grands embarras; par malheur ils ne réussirent que trop bien à les persuader.

Il est difficile de démêler le motif de cette perfidie des marchands chinois; il est vrai que l'intérêt exerce sur toute la nation un empire absolu, mais il n'est pas aisé de deviner quel intérêt faisait agir ces gens-ci, à moins qu'ils ne craignissent que le séjour d'un vaisseau de guerre dans leurs ports ne fît tort à leur commerce de Manille, et que leur but ne fût d'obliger le chef d'escadre d'aller à Batavia. Mais cette appréhension pouvait aussi bien leur donner l'envie de nous faire expédier pour être plus tôt débarrassés de nous. Je croirais plutôt qu'une pareille conduite avait pour cause la lâcheté sans égale de cette nation, et la crainte excessive où les tiennent leurs magistrats. On n'avait jamais vu à la Chine un vaisseau de guerre tel que *le Centurion*, et l'idée seule était capable d'inspirer de l'horreur à toute cette

race poltronne ; les marchands , qui savent que le vice-roi ne cherche que des prétextes pour les écorcher , redoutaient peut-être qu'il ne saisît cette occasion , et ne leur fît payer bien cher l'imprudencè qu'ils auraient eue de se mêler d'une affaire aussi délicate , qui touchait immédiatement l'état. Quel que fût le motif de ces marchands , M. Anson fut convaincu qu'il n'y avait rien à espérer d'eux , puisqu'ils refusaient même de faire parvenir sa lettre au vice-roi. Il leur annonça que son dessein était d'aller à Batavia pour y donner le radoub à son vaisseau , mais qu'il lui était impossible d'entreprendre ce voyage sans être pourvu des vivres nécessaires. Ces marchands entreprirent de lui en fournir , mais d'une manière clandestine , n'osant pas le faire ouvertement. Ils proposèrent donc de charger de pain , de farine et autres provisions les vaisseaux anglais , qui se trouvaient à Canton , et de les faire descendre à l'entrée du port de Typa , où les chaloupes du *Centurion* iraient recevoir d'eux ces vivres. Après avoir payé fort cher ce que ces marchands semblaient nous donner par grâce , le chef d'escadre repartit de Canton , le 16 décembre , pour retourner à son bord ,

résolu en apparence d'aller à Batavia dès que les provisions nécessaires seraient embarquées.

Mais tel n'était pas son dessein. De retour au vaisseau, il trouva que le grand mât était cassé en deux endroits, et que la voie d'eau s'était considérablement augmentée. Il prit une ferme résolution, quelques difficultés qu'il pût y avoir, de caréner avant que de quitter Macao. Il sentait que les précautions qu'il avait prises pour ne pas causer d'embarras aux officiers de notre compagnie lui en avaient causé à lui-même; et il ne doutait plus que, s'il avait d'abord conduit son vaisseau dans la rivière de Canton, et s'était d'abord adressé aux mandarins sans avoir recours à la médiation des marchands, il n'eût obtenu ses demandes sans perte de temps. Il voyait qu'il avait déjà perdu un mois par les fausses mesures qu'on lui avait fait prendre, et pour n'en pas perdre davantage il résolut d'agir tout autrement. Ainsi le lendemain de son retour de Canton, c'est-à-dire le 17 décembre, il écrivit au vice-roi une lettre, dans laquelle il disait qu'il était commandant en chef d'une escadre de vaisseaux de guerre de sa majesté britannique, envoyée depuis deux ans dans la

mer du Sud , pour croiser sur les Espagnols , qui étaient en guerre avec le roi son maître ; qu'en s'en retournant en Angleterre , il était entré dans le port de Macao , parce que son bâtiment était endommagé ; qu'il manquait de provisions , et se trouvait en conséquence hors d'état de continuer son voyage avant d'avoir donné le radoub à son vaisseau , et acheté des vivres à Canton. Je suis venu , ajoutait-il , pour tâcher d'être admis à l'audience de votre excellence , mais , étranger et ignorant les usages du pays , je n'ai pu m'instruire des moyens de me procurer cet avantage ; je me trouve réduit à vous faire connaître par écrit quelle est ma position. Il finissait en priant le vice-roi de lui permettre de prendre et d'employer les ouvriers nécessaires pour réparer son vaisseau , et de lui faire fournir le plus tôt possible les vivres et les provisions dont il avait besoin pour se mettre en état de partir durant la mousson , qu'il lui importait extrêmement de ne pas laisser passer.

Cette lettre , traduite en chinois , fut remise par M. Anson même dans les mains du hoppo de Macao , en le priant de la faire parvenir promptement au vice-roi de Canton. Cet homme

ne parut pas d'abord vouloir s'en charger, et fit mille difficultés; M. Anson le soupçonna alors de s'entendre avec les marchands chinois qui avaient manifesté la crainte que le chef d'escadre n'entrât en rapport direct avec le vice-roi. Il reprit donc la lettre des mains du hoppo, non sans lui laisser voir combien une pareille conduite l'indignait, et lui annonça qu'il allait l'envoyer sur-le-champ, par un des officiers, dans sa propre chaloupe, avec ordre exprès de ne pas revenir sans une réponse du vice-roi. Le hoppo voyant que le chef d'escadre le prenait sur un ton très-sérieux, et craignant d'avoir à répondre des suites de son refus, redemanda la lettre, promit de la faire tenir, et d'en remettre la réponse le plus tôt qu'il se pourrait. M. Anson avait fort bien jugé de quelle manière il faut agir avec les Chinois, car, dès le 19 décembre au matin, un mandarin du premier rang, et gouverneur de la ville de Janson, accompagné de deux mandarins d'une classe inférieure et d'une nombreuse suite d'officiers et de domestiqués, vint sur une escadre de dix-huit demi-galères, décorées de pavillons, de flammes, et fit jeter le

grapin à l'avant du *Centurion*. Le mandarin envoya dire au chef d'escadre qu'ayant ordre du vice-roi de Canton d'examiner l'état de notre vaisseau, il priait qu'on lui envoyât la chaloupe pour l'amener à notre bord. La chaloupe partit sur-le-champ et on prépara tout pour la réception de cet officier. On revêtit cent de nos hommes des uniformes des soldats de la marine; on leur fit prendre les armes, et on les rangea sur le tillac. A son entrée dans le vaisseau, le mandarin fut accueilli au bruit des tambours et de toute la musique guerrière que nous avons; et passant ensuite devant notre corps de troupes de nouvelle création, le chef d'escadre vint à sa rencontre sur le demi-pont et le conduisit dans la grande chambre. Là, le mandarin fit connaître sa mission, et annonça que ses ordres portaient d'examiner la vérité des diverses assertions contenues dans la lettre du chef d'escadre au vice-roi, et en particulier s'il était exact que le bâtiment fût une voie d'eau; à cet effet, il avait amené deux charpentiers chinois. Il ajouta que, pour apporter plus d'ordre et d'exactitude dans son rapport, il avait mis chaque article à part sur

le papier, en laissant à côté une marge suffisante pour y pouvoir écrire les éclaircissemens et les observations relatives à chaque point.

Ce mandarin paraissait un homme de mérite et d'un caractère ouvert et généreux, ce qu'on trouve rarement dans les Chinois. Après les informations prises et l'examen fait, surtout à l'égard de la voie d'eau, les charpentiers chinois la trouvèrent aussi dangereuse qu'on l'avait représentée, d'où ils conclurent qu'il était impossible que *le Centurion* se mît en mer avant d'être radoubé, et le mandarin témoigna qu'il était convaincu de la vérité de tout ce qui était contenu dans la lettre du chef d'escadre. Comme cet officier chinois était l'homme le plus intelligent de tous ceux que nous avons connus, il se montra aussi plus curieux que les autres, et examina toutes les parties de notre vaisseau avec une très-grande attention. Il parut surpris surtout de la grandeur des pièces de notre batterie d'en bas et de la grosseur et du poids des boulets. Le chef d'escadre saisit cette occasion pour insinuer au Chinois qu'il ferait sagement de lui faire fournir promptement tout ce dont il avait besoin. Il dit au man-

darin que, outre les demandes qu'il avait faites, il avait encore des plaintes à porter en particulier de la conduite des douaniers de Macao ; qu'à son arrivée des bateaux chinois lui avaient donné des rafraîchissemens dont il avait un besoin journalier, et qu'il avait payés au contentement des vendeurs ; mais que les préposés de la douane de Macao avaient d'abord défendu ce commerce ; qu'ainsi il s'était vu privé d'un secours utile pour ses gens, dont la santé avait besoin d'un prompt rétablissement, après un voyage si long et si pénible. Il ajouta que les mandarins étaient eux-mêmes témoins de la nécessité où il se trouvait réduit, et de la force de son vaisseau ; qu'ils ne devaient pas croire que ce fût par sentiment de sa faiblesse qu'il demandait une permission du gouverneur pour se fournir de ce qui lui était nécessaire ; qu'il les croyait bien convaincus que *le Centurion* seul était capable de détruire les bâtimens qui se trouvaient dans la rivière de Canton ou dans tel autre port de la Chine, sans avoir rien à craindre de toutes leurs forces. Il convint qu'un pareil procédé ne serait pas généreux entre nations amies ; mais il fit remarquer aussi qu'il ne

convenait guère de laisser périr de misère ses amis dans ses ports , surtout quand ces amis ne demandaient pas mieux que de payer ce qu'on leur livrerait. Il représenta que lui et ses gens s'étaient conduits avec toute la modestie et la discrétion possibles ; mais que la faim pourrait devenir si pressante pour eux , qu'elle mettrait un terme à tous leurs égards ; qu'on savait en tout pays que la nécessité ne reconnaît pas de lois , et qu'enfin ses gens se lasseraient de jeûner au milieu de l'abondance qui frappait leurs yeux de tous côtés. Il ajouta , d'un air moins sérieux que , dans le cas où la faim forcerait ses gens à devenir cannibales , on ne pouvait douter qu'ils ne préférassent la chair des Chinois, gros, gras et bien nourris, à celle de leurs camarades exténués. Le premier mandarin convint de la justesse de tous ces raisonnemens, et il répondit à M. Anson qu'il allait partir dès le soir même pour Canton ; qu'à son arrivée on tiendrait un conseil dont il était membre , et que la commission dont on l'avait chargé l'obligeait à se regarder comme l'avocat du chef d'escadre ; que , comme il voyait de ses yeux nos besoins pressans , il ne doutait pas que sur

ses représentations le conseil ne nous accordât sur-le-champ nos demandes. A l'égard des plaintes que M. Anson avait faites de la conduite des douaniers de Macao, le mandarin y mit ordre d'abord de son autorité particulière, demanda une liste de la quantité de provisions dont nous avons besoin journallement, écrivit au bas la permission nécessaire, et commit un homme de sa suite avec ordre de nous les faire délivrer chaque matin, ce qui fut, dans la suite, ponctuellement exécuté.

Après cela le chef d'escadre invita à dîner le grand mandarin et ses deux assesseurs, en leur disant que, s'ils ne faisaient pas aussi bonne chère qu'il l'aurait désiré, ils ne devaient s'en prendre qu'à eux-mêmes et à la sobriété forcée où ils nous avaient réduits. Un des plats qu'on servit était du bœuf, dont les Chinois ne mangent point, répugnance que M. Anson ignorait, et qui vient sans doute des superstitions indiennes, introduites dans la Chine depuis bien des siècles. Il ne faut pourtant pas croire que nos trois mandarins jeunèrent à ce repas, puisqu'ils mangèrent le blanc de quatre grosses volailles qu'on y servit. Mais ils étaient

très-embarrassés des couteaux et des fourchettes qu'on leur donna, et dont ils essayèrent en vain de faire usage d'un air fort gauche; il fallut y renoncer, et quelqu'un de leur suite leur coupa leur viande en petits morceaux suivant l'usage du pays. A la vérité, ils se montrèrent beaucoup moins novices dans l'art de boire que dans celui de manger à l'euro péenne. Le chef d'escadre, sous prétexte d'incommodité, s'excusa de leur faire à cet égard les honneurs de sa table; mais le mandarin remarqua un de nos jeunes officiers à teint frais et vif; il lui frappa sur l'épaule, et lui dit ou lui fit dire par l'interprète qu'il ne pouvait alléguer les mêmes excuses que le chef d'escadre, et qu'il l'invitait à lui tenir tête. Ce gentilhomme voyant que le mandarin avait déjà aidé à expédier quatre ou cinq bouteilles de vin de Frontignan, sans qu'il y parût, fit apporter une bouteille d'eau des Barbades, à laquelle le magistrat chinois ne fit pas moins d'honneur qu'au vin. On se leva ensuite de table, en apparence aussi froid et aussi tranquille qu'on s'y était mis, et le chef d'escadre ayant, selon la coutume, fait un présent au mandarin, ces messieurs s'en retournèrent.

dans les mêmes vaisseaux qui les avaient amenés.

Le chef d'escadre, depuis leur départ, attendit avec impatience le résultat du conseil et les permissions nécessaires pour le radoub et l'avitaillement du vaisseau ; car on voit, par tout ce que nous avons déjà dit, que nous ne pouvions rien avoir pour notre argent, et qu'aucun ouvrier n'osait s'engager à travailler pour nous, avant que ces permissions fussent obtenues. C'est dans de pareils cas que la sévérité des mandarins chinois paraît dans tout son jour ; car, malgré les éloges pompeux des missionnaires jésuites et des auteurs qui les ont copiés, ces magistrats sont pétris du même limon que les autres hommes, et se servent de l'autorité que leur donnent les lois, non pour empêcher le crime, mais pour s'enrichir des dépouilles de ceux qui le commettent. Les peines capitales sont rares à la Chine ; les punitions se réduisent presque toutes à des amendes ; et c'est sur cet usage que sont fondés les revenus les plus clairs des magistrats. Aussi rien n'est plus commun dans ce pays que les prohibitions, surtout dans les cas où l'espoir d'un grand profit peut déter-

miner les particuliers à enfreindre les ordonnances.

Quelque temps avant, le capitaine Saunders était parti à bord d'un vaisseau suédois, pour aller en Europe, chargé des dépêches du chef d'escadre. Dans le mois de décembre suivant, le capitaine Mitchel, le colonel Cracheroode, M. Tassel, un de nos commissaires d'avitaillement, et M. Charles Herriot, son neveu, s'embarquèrent pour retourner en Angleterre, sur des vaisseaux de notre compagnie des Indes. J'obtins du chef d'escadre la permission de revenir aussi, et partis avec eux. J'ai oublié de rapporter que nous avons appris à Macao, de quelques officiers de notre compagnie, que *la Severne* et *la Perle*, les deux vaisseaux qui s'étaient séparés de nous, à la hauteur du cap Noir, étaient arrivés heureusement à Rio-Janeiro, sur la côte du Brésil. Nous les avons crus perdus; car nous savions que *la Severne*, en particulier, ne portait presque que des malades à bord; et il avait été facile de le remarquer, puisqu'au commencement le capitaine Legg, qui commandait ce vaisseau, était d'une exactitude exemplaire à garder son

poste, et y était encore dix jours avant notre séparation, lorsque la faiblesse de son équipage le força à se relâcher à cet égard. Nous apprîmes avec joie que ce bâtiment avait eu le bonheur de se sauver, ainsi que *la Perle*.

Nonobstant les dispositions favorables du mandarin qui nous avait rendu visite, il se passa plusieurs jours après son départ sans qu'il nous parvînt aucune réponse; et le chef d'escadre apprit sous main qu'il s'était élevé de grands débats dans le conseil, sur ce sujet, en partie à cause de la nouveauté du cas, et en partie, à ce que je crois, par les intrigues des Français qui étaient à Canton. Il y en avait un entre autres, habitué dans cette ville, qui parlait fort bien la langue du pays, qui savait parfaitement combien tout y est vénal, et connaissait en particulier plusieurs des magistrats; un tel homme était précisément ce qu'il fallait pour traverser les desseins de M. Anson. Ces intrigues ne doivent pas être entièrement attribuées à une haine nationale, ou à l'opposition d'intérêts entre les deux partis; un motif plus puissant sur la plupart des hommes que l'avantage de leur patrie y avait sans doute part; je veux

parler de la vanité. Les Français prétendent que les vaisseaux de leur compagnie sont des vaisseaux de guerre, et leurs officiers craignaient que toute distinction qu'on accorderait à M. Anson, en vertu de sa commission du roi, ne les rendit moins respectables aux yeux des Chinois, et ne fit un exemple pour l'avenir en faveur des vaisseaux de guerre, au désavantage des vaisseaux des compagnies. Et plût à Dieu qu'il n'y eût eu que les officiers de la compagnie de France qui eussent donné dans l'affectation de s'ériger en commandans des vaisseaux de guerre, et se fussent laissé aller à la crainte de perdre un peu de la considération dont ils jouissaient dans l'esprit des Chinois, si on en usait avec *le Centurion* différemment de ce qui avait été pratiqué à leur égard ; mais le mal fut que ces motifs firent le même effet sur nos compatriotes. Quoi qu'il en soit, il y a apparence que le soin qu'eut M. Anson d'insinuer aux mandarins qu'il était en état de se faire justice lui-même, si on la lui refusait, triompha de tous ces obstacles ; car le 6 janvier, le gouverneur de Janson, le premier mandarin de ceux que nous avions eus à bord, envoya la permission du vice-roi

de Canton, pour le radoub du *Centurion*, et pour tout ce dont nos gens avaient besoin. Dès le lendemain plusieurs serruriers et charpentiers chinois vinrent à bord, et offrirent d'entreprendre en bloc tout l'ouvrage qu'il y avait à faire au vaisseau, aux mâts et aux chaloupes. Ils demandèrent d'abord mille livres sterling. Le chef d'escadre trouva cette somme exorbitante, et s'efforça de les engager à travailler à la tâche; mais ils ne voulurent pas. Enfin il fut décidé que les charpentiers auraient, pour tout ce qu'ils avaient à faire, environ six cents livres sterling et que les serruriers seraient payés de leur ouvrage au poids, à raison de trois sterling, le quintal, pour les menues ferrailles, et quarante-six schellings pour les grosses.

Ce marché fait, M. Anson donna toute son attention à hâter la réparation la plus importante, je veux dire la carène du vaisseau. A cet effet, le premier lieutenant fut envoyé à Canton pour y louer deux jonques chinoises; l'une devait servir à mettre le vaisseau sur le côté, et l'autre à serrer notre poudre et le reste de nos munitions de guerre. En même temps on nettoya et on aplanit le terrain sur une des

les voisins, pour y placer l'attirail et les provisions, et près de cent calfats chinois se mirent à travailler sur les ponts et les côtés du vaisseau; mais n'avancèrent pas à proportion de leur nombre; car, quoique les calfats chinois travaillent bien et proprement, ils ne sont nullement expéditifs. Les jonques n'arrivèrent que le 26 janvier; et les matériaux nécessaires qu'on attendait de Canton s'expédiaient fort lentement, autant par les délais des marchands chinois que par la distance des lieux. Pour surcroît de chagrin, M. Anson découvrit que son mât de misaine était tout-à-fait rompu au dessus des barrots du second pont, et que les pièces ne tenaient ensemble qu'au moyen des jumelles qu'on y avait mises auparavant.

A l'égard de l'équipage du *Centurion*, il faut avouer qu'il employa bien son temps, et travailla avec toute l'ardeur imaginable. Comme en nettoyant le vaisseau les charpentiers eurent occasion de parvenir jusqu'à la voie d'eau, ils la bouchèrent soigneusement, pendant qu'on faisait les préparatifs nécessaires pour les autres travaux.

Le 3 mars, ayant fini le radoub du fond du

vaisseau , on le redressa pour la dernière fois ; et à la grande satisfaction de notre équipage ; car non-seulement il voyait la fin d'un travail très-fatigant , mais de plus il craignait d'être attaqué par les Espagnols , pendant qu'il se trouvait hors d'état de défense. Ces craintes n'étaient pas sans fondement ; car on apprit dans la suite par un vaisseau portugais qu'on avait su à Manille que *le Centurion* était au Typa , et qu'on l'y voulait caréner ; sur quoi le gouverneur de cette ville avait assemblé le conseil , et y avait proposé d'essayer de mettre le feu à ce vaisseau , pendant qu'il était en carène. Cette entreprise , si elle avait été bien conduite , aurait mis nos gens en grand danger. Il leur fut dit encore que ce dessein avait même été approuvé par le conseil de Manille , et qu'un capitaine de vaisseau s'était chargé de l'exécution , moyennant quarante mille piastres , qu'il ne devait toucher qu'après l'affaire faite. Mais le gouverneur déclara que la caisse royale était vide , et voulut que les marchands avançassent cette somme ; ce qu'ils refusèrent ; la chose en demeura là. Les marchands craignirent peut-être que ce ne fût un jeu in-

venté pour leur escroquer quarante mille piastres. Des gens qui n'étaient pas amis du gouverneur tenaient le même langage ; mais je ne sais jusqu'à quel point cette espèce d'accusation était fondée.

Dès que *le Centurión* fut relevé, on y chargea la poudre, les outils des canonniers, et le canon, avec toute la diligence possible ; on veillait avec le même soin à ce qui regardait la réparation du mât de misaine et des autres défauts du vaisseau. Tandis qu'on était ainsi occupé le 10 mars, il survint une alarme donnée par un pêcheur chinois : cet homme annonça qu'il avait été à bord d'un grand vaisseau espagnol, à la hauteur du grand Ladrone, et que ce vaisseau était accompagné de deux autres. Il ajouta quelques particularités à son récit : par exemple, il prétendit avoir mené un des officiers de ces vaisseaux à Macao, et que le lendemain matin, plusieurs chaloupes étaient partis de la ville pour se rendre près de ces bâtimens. Afin de donner plus de crédit à son récit, il déclara qu'il ne voulait point de récompense, s'il ne se trouvait pas confirmé par l'événement. On crut d'abord que c'était l'expédition dont je

viens de parler, et le chef d'escadre fit sur-le-champ mettre dans le meilleur état possible le canon et la mousqueterie. La pinasse et le canot étaient sortis du port, pour examiner un vaisseau portugais qui mettait à la voile, et M. Anson fit connaître aux officiers qui les commandaient l'avis qu'il avait reçu, et leur ordonna d'avoir l'œil au guet. Mais rien ne parut, et on vit bientôt que ces avis n'étaient que fictions, quoiqu'il fût assez difficile de deviner ce qui avait pu engager ce Chinois à forger un pareil mensonge.

Le mois d'avril arriva avant que le radoub, le chargement des provisions, et l'équipement du vaisseau fussent achevés assez complètement pour qu'il pût être mis en mer. Les Chinois s'ennuyaient de ces longueurs, ignorant ou feignant d'ignorer que le chef d'escadre était aussi pressé qu'eux de finir. Le 3 avril, deux chaloupes envoyées par des mandarins de Macao vinrent à bord, pour presser le départ du vaisseau. De pareils messages avaient déjà été faits plusieurs fois, quoique la conduite de M. Anson ne les rendit sûrement pas nécessaires; il répondit à ce dernier d'un ton ferme,

qu'il priaît ces messieurs de ne plus l'importuner sur ce sujet, qu'il partirait quand il le jugerait à propos, et pas plus tôt. Sur cette réponse sèche, les magistrats chinois défendirent qu'on portât encore des vivres à nos gens, et cette défense fut parfaitement bien observée.

Le 6 avril, le *Centurion* leva l'ancre du port de Typa, et se fit touer vers le sud; le 15 il gagna la rade de Macao, complétant sa provision d'eau en chemin, de sorte qu'il ne restait presque plus rien à faire; enfin, on leva l'ancre le 19 à trois heures après midi, et l'on fit voile vers la haute mer.

CHAPITRE VII.

Route de Macao au Cap d'Espiritu Santo. — Prise du galion de Manille, et retour à la rivière de Canton.

LE chef d'escadre se retrouva en mer avec un vaisseau bien réparé, de nouvelles munitions, une bonne quantité de provisions fraîches, et vingt-trois hommes de recrues, qu'il avait faites à Macao, la plupart lascarins ou matelots indiens, et quelques Hollandais. Il publia, avant de partir de Macao, qu'il partait pour Batavia, et de là pour l'Angleterre. Quoique la mousson de l'ouest régnât déjà, et que ce voyage passât pour impossible dans cette saison, il témoignait tant de confiance dans la force de son vaisseau et dans l'habileté de son équipage, qu'il persuada, et à ses gens mêmes et à toute la ville de Macao, qu'il avait effectivement dessein d'en faire l'expérience, de sorte que plusieurs habi-

tans de Canton et de Macao profitèrent de cette occasion pour envoyer des lettres à leurs correspondans de Batavia.

Mais le chef d'escadre méditait bien d'autres projets : il calculait qu'au lieu d'un vaisseau de retour d'Acapulco à Manille, il y en aurait deux cette année ; il comptait celui qu'il avait empêché de partir d'Acapulco, la saison précédente, en croisant devant ce port ; il résolut alors d'aller les attendre au cap d'Espiritu Santo, dans l'île de Samal, qui est la première terre qu'ils viennent reconnaître en approchant des îles Philippines. C'est ordinairement en juin qu'ils y arrivent, et M. Anson était certain d'y être à temps. Il est vrai qu'on représentait ces galions comme de gros et forts bâtimens, montés de quarante-quatre pièces chacun, et de plus de cinq cents hommes ; il y avait même grande apparence qu'ils iraient de compagnie ; au lieu que le chef d'escadre n'avait que deux cent vingt-sept personnes à bord, dont une trentaine ne pouvaient passer pour des gens faits ; mais cette extrême disproportion de forces ne l'arrêtait pas : il savait que son vaisseau était tout autrement propre pour le combat

que ces navires, et il avait lieu de croire que ses gens se surpasseraient, quand ils auraient en vue les richesses immenses de ces galions.

M. Anson avait formé ce projet dès le temps qu'il quitta la côte du Mexique, et ce qui le chagrinait le plus dans tous les délais qu'il essuya à la Chine, était la crainte qu'ils ne lui fissent manquer l'occasion de rencontrer ces galions. Tant qu'il fut à Macao il eut soin de garder le plus profond secret, parce qu'il y avait lieu de craindre, vu le grand commerce entre cette ville et Manille, que l'on n'y donnât avis de ses desseins, et que l'on n'y prît des mesures propres à empêcher les galions de tomber entre ses mains. Mais, dès qu'il se vit en pleine mer, il assembla tous ses gens sur le demi-pont, et leur communiqua sa résolution d'aller attendre les deux vaisseaux de Manille, dont la valeur leur était connue à tous: Il les assura qu'il saurait choisir une croisière où il était impossible qu'il manquât ces bâtimens; que, quoiqu'ils fussent forts et chargés de monde, il ne doutait pas, si ses gens voulaient agir avec leur bravoure ordinaire, qu'il ne remportât la victoire, et ne se rendit maître au moins de

l'un des deux. Il ajouta qu'il n'ignorait pas les contes ridicules qu'on faisait sur la construction de ces galions. On disait, par exemple, que le bois en était si fort, qu'il était impénétrable aux boulets de canon; ces assertions ridicules n'avaient été avancées que pour couvrir la lâcheté de ceux qui les avaient combattus dans d'autres occasions; mais le chef d'escadre ajouta qu'il était persuadé qu'aucun de ceux qui l'écoutaient ne pourrait ajouter foi à de pareilles absurdités; pour lui, il répondait sur sa parole que, pourvu qu'il pût joindre ces vaisseaux, il les combattrait de si près que ses boulets, loin de rebondir contre un des flancs, les perceraient tous deux de part en part.

Ce discours fut écouté avec des transports de joie de l'équipage, qui y répondit par trois huzzahs des plus éclatans. Après quoi, tous assurèrent le chef d'escadre qu'ils étaient déterminés à mettre fin à cette entreprise ou à périr. Leurs espérances, entièrement évanouies dès leur départ des côtes du Mexique, se ranimèrent: ils se persuadèrent que, malgré tous les contre-temps et toutes les infortunes qu'ils avaient essuyés, ils se verraient enfin récom-

pensés de leurs travaux, et regagneraient leur patrie, chargés des dépouilles de l'ennemi. Ils se fiaient à la parole du chef d'escadre, qui promettait de leur faire voir ces galions, et nul d'eux n'était assez modeste pour douter un moment qu'ils ne s'en rendissent maîtres; ils s'en croyaient déjà en possession. Voici un trait particulier à cet égard : M. Anson ayant fait à la Chine provision de moutons en vie, s'avisa un jour de demander à son boucher pourquoi, depuis quelque temps, il ne voyait plus servir de mouton sur sa table, et s'ils étaient tous tués. Le boucher lui répondit d'un ton très-sérieux qu'il en restait encore deux, mais que si M. le chef d'escadre voulait bien le lui permettre, il les garderait pour en régaler le général des galions.

En sortant du port de Macao, le *Centurion* courut à l'ouest pendant quelques jours. Le 1^{er} mai, on vit une partie de l'île de Formosa; de là on porta au sud, et on se trouva le 4 sous la latitude où Dampierre place les îles de Bachi ou Bashéc. Vers les sept heures du soir, on découvrit du haut du mât cinq petites îles qu'on jugea être celles de Bashéc, et on

ent ensuite la connaissance de celle de Botel Tobago Xima.

Après qu'il eurent eu la vue des îles de Bashéc, ils portèrent entre le sud et sud-est pour gagner le cap Espiritu Santo, et le 20 mai, à midi, ils le découvrirent. C'est une terre médiocrement haute, et relevée de plusieurs mondrains de forme ronde. Comme M. Anson savait qu'il y avait des sentinelles placées sur ce cap, pour faire des signaux au galion dès qu'il approche de terre, il fit virer de bord et amener les voiles de perroquet, de peur d'être découvert. Cette croisière étant celle qu'il avait choisie pour attendre les galions, il ordonna qu'on gardât ce cap entre le sud et l'ouest, et qu'on tâchât de se tenir entre les latitudes de $12^{\circ} 40'$ de latitude nord, et à 4° de longitude à l'est de Botel Tobago Xima.

On touchait déjà alors à la fin du mois de mai, nouveau style. Le mois suivant étant celui où les galions sont attendus, l'équipage du *Centurion* attendait d'heure en heure l'instant favorable qui devait faire oublier tous les travaux passés. Comme durant cet intervalle il n'y avait pas grand ouvrage à faire sur le vaisseau, le

chef d'escadre fit exercer tous les jours son monde à la manœuvre du canon et au manie-
ment des armes à feu. C'était un usage qu'il
avait observé pendant tout le voyage, dès que
l'occasion l'avait permis, et l'avantage qu'il en
retira dans son combat contre le galion le dé-
dommagea amplement des peines qu'il s'était
données à cet égard. On ne peut douter que ce
soin, quoique trop souvent négligé, ne soit un
des plus importans devoirs d'un commandant.
Car il faut avouer que de deux vaisseaux de
guerre égaux en nombre d'hommes et de ca-
nons, la différence qui vient du plus ou du
moins d'habileté dans l'usage du canon et de
la mousqueterie est telle qu'elle peut difficile-
ment être balancée par quelque autre circon-
stance que ce soit. Ce sont, au bout du compte,
ces armes qui décident du combat, et quelle
inégalité ne doit-il pas y avoir entre deux par-
tis, dont l'un sait se servir de ses armes de la
manière la plus destructive pour son ennemi,
et dont l'autre, en employant les siennes mal-
adroitement, les rend presque aussi dangereuses
pour lui-même que pour ceux qu'il a en tête?
Cela paraît si clair, que tout homme qui ignore

comment les choses se font d'ordinaire croira que le premier soin d'un commandant est toujours celui d'exercer ses gens au maniement des armes.

Mais on se laisse rarement guider par les seules lumières du bon sens. Trop d'autres causes concourent à former les motifs de nos actions. Il y en a une surtout qui, quoique souvent aussi ridicule que nuisible, influe dans les délibérations les plus sérieuses; je veux dire la coutume ou l'usage de ceux qui nous ont précédés. La coutume est trop puissante pour la raison; elle est même d'autant plus redoutable à ceux qui la veulent braver, qu'il y a quelque chose dans sa nature de semblable à celle de la superstition, et qu'elle poursuit avec une haine implacable quiconque ose révoquer son autorité en doute. Il faut cependant convenir que depuis quelque temps on lui a enlevé quelques-unes de ses prérogatives; et il faut espérer que nos marins, qui savent combien leur art est redevable à plusieurs inventions nouvelles, seront plus disposés que d'autres à abandonner des pratiques qui n'ont de fondement que l'usage, et voudront bien douter que chaque branche de

leur métier soit parvenue à toute la perfection dont elle est capable. Il est certain que, si l'exercice du fusil, par exemple, n'a pas été toujours porté, sur nos vaisseaux de guerre, au point qu'il aurait été à souhaiter, cela vient plutôt de la manière dont on s'y est pris pour l'enseigner que de négligence. Les matelots, quoique assez sottement esclaves de leurs préjugés, sont fort clairvoyans pour les défauts des autres, et ont toujours regardé avec beaucoup de mépris toutes les formalités usitées dans l'exercice des troupes de terre; mais lorsque ceux qui ont voulu leur enseigner le maniement des armes se sont contentés de leur apprendre ce qui est nécessaire, et cela de la manière la plus simple, ils les ont trouvés dociles, et en ont tiré bon parti. Ainsi, sur le vaisseau de M. Anson, on apprenait seulement aux matelots la manière la plus prompte de charger avec des cartouches; on les exerçait continuellement à tirer à un blanc pendu au bout d'une vergue, et on donnait des prix à ceux qui tiraient le mieux; par ces moyens tout l'équipage devint fort adroit au maniement des armes, chargeait très-vite, tirait juste, et

quelques-uns même admirablement bien. Un pareil équipage vaut le double pour le combat, qu'un autre égal en nombre, mais qui n'aurait pas été dressé à tirer.

J'ai dit que ce fut le dernier de mai, nouveau style, que *le Centurion* arriva à la hauteur du cap Espiritu Santo, et par conséquent la veille du mois où les galions sont attendus; aussi le chef d'escadre fit tous les préparatifs nécessaires pour les bien recevoir: il fit descendre la double chaloupe et la fit amarrer au côté du vaisseau, afin d'être prêt à combattre, en cas qu'il vînt à rencontrer le galion pendant la nuit. Il eut encore grand soin de se tenir assez éloigné du cap pour n'en être pas découvert; cependant nous avons su depuis que, malgré ces attentions, il a été vu de terre, et qu'on en donna avis à Manille, où on n'en voulut rien croire la première fois; mais, sur des avis réitérés, car il fut vu plus d'une fois, les marchands prirent l'alarme et s'adressèrent au gouverneur, qui entreprit d'équiper une escadre de deux vaisseaux de trente-deux pièces, d'un de vingt, et de deux barques de dix canons, pour aller attaquer *le Centurion*, pourvu que

les marchands lui fournissent l'argent nécessaire. Quelques-uns de ces bâtimens avaient déjà levé l'ancre pour partir, mais le principal n'étant pas prêt, et voyant la mousson contraire, le gouverneur et les marchands se brouillèrent, et la chose en demeura là.

A mesure que le mois de juin s'avance, l'impatience de nos gens allait en augmentant. Pour donner une idée plus juste et plus vive de l'ardeur avec laquelle ils attendaient ce galion trop tardif, je crois que le meilleur est que je copie ici quelques courts articles du journal d'un officier qui était à bord dans ce temps-là. Les voici :

« *Mai* 31. Exercé nos gens à leurs postes, en grande attente de voir bientôt les galions.

« C'est aujourd'hui le onzième de juin, suivant leur style.

« *Juin* 3. Gardé notre croisière, et l'œil au guet, pour découvrir les galions.

« *Juin* 5. Grande attente, car c'est la mi-juin de leur style.

« *Juin* 11. Nous commençons à nous impatienter de ne pas voir les galions.

« *Juin* 13. Le vent frais d'est qui a soufflé

» depuis deux fois vingt-quatre heures nous
 » donne de grandes espérances de voir bientôt
 » les galions.

» *Juin 15.* Toujours croisé, et l'œil au
 » guet.

» *Juin 19.* C'est aujourd'hui le dernier de
 » juin, nouveau style. Les galions, s'ils arrivent
 » du tout, doivent bientôt paraître. »

On voit par ces échantillons à quel point l'idée des trésors des galions s'était emparée de leur imagination, et avec combien d'inquiétude ils passèrent les derniers jours qu'ils furent en croisière, la certitude de voir paraître ces vaisseaux ayant déjà dégénéré en simple probabilité, et cette probabilité diminuant elle-même d'heure en heure. Enfin le 20 de juin, vieux style, un mois après notre arrivée à cette hauteur, on découvrit du haut du mât une voile au sud-est. Une joie universelle éclata sur le vaisseau; c'était sans doute un des galions, et l'autre ne pouvait tarder à paraître. Le chef d'escadre fit sur-le-champ porter vers ce bâtiment, et à sept heures et demie nous en étions assez près pour le voir du pont. Vers ce temps-là, le galion tira un coup de canon, et amena

ses voiles de perroquet ; nos gens crurent que c'était un signal à l'autre galion pour le presser de joindre ; le *Centurion* tira aussi un coup de canon au lof , pour faire croire aux Espagnols qu'il avait aussi un compagnon. Le chef d'escadre était surpris de voir que le galion ne changeât pas de cours , et portât toujours sur lui ; il ne pouvait se persuader, ce qui était pourtant vrai , que les Espagnols, l'ayant reconnu , s'étaient décidés à le combattre.

Vers midi le chef d'escadre se trouva à une lieue du galion , de sorte qu'il n'y avait pas à craindre qu'il pût échapper, et, comme on ne voyait pas paraître de second galion , on en conclut qu'ils avaient été séparés. Peu après , le galion hissa sa voile de misaine , et arriva sous ses huniers , le cap au nord , déployant le pavillon espagnol et l'étendard d'Espagne au haut du grand mât. M. Anson , de son côté , prêt pour le combat , n'avait rien négligé de tout ce qui pouvait lui faire tirer le meilleur parti possible du peu de forces dont il disposait , prenant soin surtout de prévenir le désordre et la confusion , qui ne sont que trop ordinaires dans ces sortes d'actions. Il choisit

trente de ses meilleurs tireurs, qu'il distribua dans les hunes, et qui répondirent parfaitement à son attente, par le grand service qu'ils rendirent. Comme il n'y avait pas assez de monde pour destiner un nombre d'hommes suffisant à chaque canon, il ne donna à chaque pièce de la batterie d'en bas que deux hommes qui n'étaient employés qu'à charger; le reste de ses gens, divisé en petites troupes de dix ou douze hommes chacune, parcourait l'entre-deux des ponts, avait soin de mettre le canon aux sabords, et de le tirer dès qu'il le trouvait chargé. Par cet arrangement il se servit de tous ses canons, et, au lieu de tirer par bordées qui auraient laissé entre elles des intervalles, il entretint un feu continu dont il se promettait de grands avantages; car l'usage des Espagnols est de se jeter ventre à terre lorsqu'ils voient qu'on s'appête à leur lâcher une bordée, et de rester dans cette posture jusqu'à ce qu'elle soit passée; après quoi ils se relèvent, et, se croyant pour quelque temps à couvert du danger, ils servent vivement le canon et la mousqueterie, jusqu'à ce qu'ils voient une autre bordée de l'ennemi prête. En tirant

coup après coup , le chef d'escadre rendit cette manœuvre impraticable.

Le Centurion étant ainsi préparé , et s'approchant peu à peu du galion , il survint , un peu après midi , quelques grains de vent et de pluie , qui obscurcirent l'air ; mais chaque fois que le beau temps revenait , on voyait le vaisseau espagnol toujours au même état , et faisant bonne contenance. Vers une heure , *le Centurion* se trouvant à la portée du canon de l'ennemi , arbora son pavillon ; et , comme on remarqua que les Espagnols avaient négligé jusqu'alors de débarrasser leur vaisseau , et étaient occupés à jeter à la mer le bétail , ainsi que tout ce qui les embarrassait , M. Anson ordonna qu'on tirât sur eux de ses pièces de chasse , pour troubler leur travail et les empêcher de l'achever , quoiqu'il eût donné des ordres généraux de ne tirer qu'à la portée du pistolet. Le galion répondit de ses deux pièces de l'arrière , et *le Centurion* ayant prolongé sa vergue de civadière , afin d'être en état de venir à l'abordage , s'il y avait moyen , les Espagnols , par bravade , en firent autant. Peu après *le Centurion* se plaça côte à côte , et sous le vent des enne-

mis, à la portée du pistolet, dans la vue de les empêcher de gagner de l'avant, et de se jeter dans le port de Jalapay, dont ils étaient éloignés de sept lieues. Ce fut alors que le combat devint sérieux. Pendant la première demi-heure, le *Centurion* dépassa le vaisseau ennemi, et foudroya son avant; la largeur de ses sabords lui permettait de faire jouer toutes ses pièces sur le galion, tandis que celui-ci ne pouvait se servir que d'une partie des siennes. Dès le commencement de l'action, les nattes dont les Espagnols avaient rempli leurs bastingues prirent feu, et jetèrent une flamme qui s'élevait jusqu'à la moitié de la hauteur du mât de misaine. Cet accident, qu'on crut causé par la bourre du canon de nos gens, jeta l'ennemi dans une grande confusion, et alarma également le chef d'escadre, qui craignit que le galion n'en fût consumé, et que le feu ne se communiquât aussi à son vaisseau. Enfin les Espagnols vinrent à bout de se tirer de cet embarras en coupant les bastingues, et en faisant tomber à la mer toute cette masse enflammée. Cependant le *Centurion* conservait sa situation avantageuse; son canon était servi avec beaucoup de régularité et de vivacité, tandis que

ses fusiliers, placés dans les hunes, découvraient tout le pont du galion; ils avaient d'abord nettoyé les hunes de ce bâtiment; après quoi ils avaient fait un mal infini aux Espagnols, tuant ou mettant hors de combat tout leurs officiers qui se montraient sur le demi-pont, à l'exception d'un seul. Le général des galions même fut blessé. Quoique le *Centurion* perdit l'avantage de sa situation après la première demi-heure, se trouvant côte à côte du galion, et que l'ennemi soutint son feu encore pendant une heure, notre canon, chargé à mitraille, nettoya si bien leur pont, et leur tua tant de monde, qu'ils commencèrent à perdre courage, surtout lorsque leur général, qui était l'âme du combat, fut hors d'état d'agir. On s'apercevait bien de leur désordre; car les deux vaisseaux étaient si près, qu'on voyait du *Centurion* les officiers espagnols parcourant le galion pour tâcher de retenir leurs gens à leurs postes; tous leurs efforts furent vains; et après avoir tiré, pour dernier effort, cinq ou six coups de canon, avec plus de justesse qu'à leur ordinaire, ils se reconnurent vaincus. Le pavillon espagnol avait été emporté de son

bâton dès le commencement de l'action ; ainsi ils furent obligés d'amener l'étendard , qui était au haut du grand mât ; celui qui fut chargé de cette périlleuse commission aurait sans doute été tué , si le chef d'escadre , voyant ce dont il s'agissait , n'avait empêché ses gens de tirer.

C'est ainsi que *le Centurion* se rendit maître de cette riche prise , dont la valeur montait à un million et demi de piastres. Elle se nommait *Nostra Signora de Cabadonga* , et était commandée par le général don Jérónimo de Montéro , portugais de naissance , le plus brave et le plus habile officier qui fût employé au service de ces galions. Le galion était beaucoup plus grand que *le Centurion* ; il était monté de cinq cent cinquante hommes , de trente-six pièces de canon , et de vingt-deux pierriers de quatre livres de balle. L'équipage était bien pourvu de petites armes , et le vaisseau bien muni contre l'abordage , tant par la hauteur de ses plats-bords , que par un bon filet de cordes de deux pouces , dont il était bastingué , et qui se défendait par demi-piques. Les Espagnols eurent soixante-sept hommes tués dans l'action , et quatre-vingt-quatre blessés ; *le Centurion* n'eut

que deux hommes morts : un lieutenant et seize matelots furent blessés ; un seul de ces derniers mourut ; on peut voir par là le peu d'effet des meilleures armes , lorsqu'elles sont entre des mains peu exercées à s'en servir.

Il n'est pas possible d'exprimer la joie que ressentit l'équipage du *Centurion* , lorsqu'il se vit le maître d'une si riche prise , qui était depuis dix-huit mois le seul objet de toutes ses espérances , et pour laquelle il avait tant souffert. Mais , dans cet instant même , il s'en fallut peu que toute cette félicité ne fût anéantie par l'accident le plus affreux. A peine le galion eut-il baissé pavillon qu'un des lieutenans de notre vaisseau , s'approchant de M. Anson , sous prétexte de le féliciter , lui dit à l'oreille que le feu avait pris au *Centurion* , tout près de la soute aux poudres. Le chef d'escadre reçut cette funeste nouvelle sans faire paraître la moindre émotion et sans donner aucune alarme ; il distribua ses ordres pour éteindre l'incendie ; ce qui fut fait en peu de temps , quoique d'abord il eût paru terrible. Quelques cartouches avaient pris feu entre les ponts , et avaient allumé une quantité d'étoupes entassées derrière l'écouille

des soutes , auprès de la soute aux poudres ; et la fumée épaisse qui sortait de ce tas d'étoupes avait fait croire le mal plus dangereux encore qu'il n'était réellement. Dans le même moment le galion tomba sur la côte du *Centurion* , à tribord ; mais on vint à bout de le dégager , sans en souffrir de dommage.

M. Anson donna le commandement de la prise à M. Saumarez , son premier lieutenant , avec rang de capitaine de haut-bord. M. Saumarez envoya dès ce même soir , à bord du *Centurion* , tous les prisonniers espagnols ; à l'exception de ceux qu'il crut nécessaire pour aider à la manœuvre du galion. Ce fut alors que le chef d'escadre apprit de ces prisonniers que l'autre galion , qu'il avait empêché l'année d'auparavant de sortir d'Acapulco , au lieu d'attendre , comme on avait cru , celui que nous venions de prendre , avait fait voile seul d'Acapulco , beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire , et qu'il était apparemment arrivé à Manille long-temps avant que le *Centurion* vînt au cap Espiritu Santo : de sorte que M. Anson , nonobstant le succès qu'il venait d'obtenir ,

avait lieu de regretter le temps perdu à Macao , cette perte l'ayant empêché de faire deux riches prises au lieu d'une.

Immédiatement après la fin de l'action, M. Anson résolut de s'en retourner avec sa prise , le plus vite qu'il pourrait , dans la rivière de Canton. Son premier soin fut de s'assurer des prisonniers , et de faire travailler à transporter les trésors à bord du *Centurion*. Cette précaution était de la dernière importance ; car la navigation jusqu'à Canton devait se faire à travers des mers peu connues , et dans lesquelles , vu la saison , on devait s'attendre à de mauvais temps. Il convenait que les trésors fussent dans *le Centurion* , que la présence du chef d'escadre , la bonté de l'équipage et plusieurs autres avantages rendaient bien plus assuré , contre tous les accidens , que le galion. Il était encore plus important de s'assurer des prisonniers ; car de là dépendait non-seulement la conservation des trésors , mais aussi la vie des vainqueurs. Ces prisonniers étaient du double plus nombreux que ceux qui les avaient pris ; et quelques-uns d'entre eux , transportés sur *le Centurion* ,

après avoir observé la faiblesse de son équipage, ne purent s'empêcher de marquer leur indignation de se voir vaincus, disaient-ils, par une poignée d'enfans. Voici ce qu'on fit pour leur ôter les moyens de se révolter; tous, hormis les officiers et les blessés, furent mis à fond de cale, où on laissa deux écoutilles ouvertes, pour y donner autant d'air qu'il était possible; et, pour n'avoir pas d'inquiétude, tandis que nos gens seraient occupés à la manœuvre du vaisseau, on fit deux espèces de tuyaux de grosses planches, dont le vide joignait l'écoutille du premier pont à celle du second; ces tuyaux facilitaient l'entrée de l'air à fond de cale, et même assuraient nos gens contre toute l'entreprise de leurs prisonniers; car il eût été fort difficile de déboucher par ces tuyaux, qui avaient sept à huit pieds de haut; et pour augmenter cette difficulté, quatre pierriers, chargés de balles de mousquets, étaient braqués contre l'ouverture de chacun de ces tuyaux, et des sentinelles, la mèche allumée à la main, devaient y mettre le feu au premier mouvement des Espagnols. Leurs officiers, au nombre de dix-sept ou dix-huit, étaient logés

dans la chambre du premier lieutenant, avec une garde de six hommes; et le général, blessé, couchait dans la chambre du chef d'escadre. Une sentinelle était auprès de lui. Tous ces messieurs étaient bien avertis que le moindre trouble qu'ils exciteraient serait puni de mort sur-le-champ. Toutes ces précautions n'empêchaient pas que l'équipage du *Centurion* ne se tint toujours prêt, à la moindre alarme; tous les fusils étaient bien chargés, et placés dans des lieux convenables; les matelots ne quittaient ni leurs sabres ni leurs pistolets, et les officiers, sans se déshabiller pour se coucher, ne dormaient qu'avec leurs armes prêtes, à côté d'eux.

Nulla de ces précautions ne paraîtra inutile, si on considère le risque que couraient le chef d'escadre et ses gens en se tenant moins sur leurs gardes. Il est vrai que les souffrances de ces pauvres prisonniers faisaient pitié, quoiqu'il n'y eût pas moyen de les soulager: le temps était excessivement chaud; la puanteur à fond de cale allait au delà de ce qu'on peut s'imaginer, et la ration d'eau qu'on leur donnait se trouvait à peine suffisante pour les em-

pêcher de mourir de soif, puisqu'elle n'était que d'une pinte par jour. On ne leur en pouvait donner davantage, dans un temps où l'équipage même était réduit à une pinte et demie. Il est surprenant qu'une misère aussi affreuse n'en ait pas fait mourir un seul, durant un voyage aussi long. Trois seulement perdirent la vie, mais par suite de leurs blessures, et cela dès la première nuit qu'ils furent pris. Il faut avouer aussi qu'un mois de cette rude prison métamorphosa étrangement ces pauvres gens; quand ils y entrèrent, ils paraissaient frais et vigoureux, et lorsqu'ils en sortirent, ce n'était plus que des squelettes ou des fantômes.

Tandis qu'on était occupé à s'assurer des trésors et des prisonniers, le commandeur fit porter à route vers la rivière de Canton; et le 30 de juin, à six heures du soir, on eut la connaissance du cap Delangano, à dix lieues de distance de l'ouest. Le lendemain on vit les îles de Bashée, et, comme le vent était trop au nord pour espérer de pouvoir les doubler, il fut résolu de passer entre les îles de Grafton et de Monmouth, où le passage ne paraissait pas dan-

gereux ; mais, lorsque nous y fûmes engagés ; la mer nous y parut terrible ; elle moutonnait et écumaît, comme si elle eût été pleine de brisans, et la nuit rendait ce spectacle encore plus effrayant. Cependant les deux vaisseaux passèrent sans danger, la prise étant toujours de l'avant ; et on s'aperçut que le spectacle qui nous avait fait si grand'peur n'était causé que par une forte marée. Il est bon d'observer que, quoiqu'on ne compte ordinairement que cinq de ces îles de Bashée, il y en a pourtant plusieurs autres à l'ouest de ces cinq ; et, comme les canaux qui les séparent ne sont pas connus, il vaut mieux passer au nord ou au sud de ces îles que de s'y engager. Aussi était-ce bien l'intention du chef d'escadre de passer du nord de ces îles, entre elles et Formosa, si le vent l'avait permis. De là nos gens continuèrent leur cours vers Canton, et le 8 de juillet ils découvrirent l'île de Supata, la plus occidentale des îles de Lema. Cette île est à cent trente-neuf lieues, et au nord $82^{\circ} 37'$ vers l'ouest, de celle de Grafton. Et le 11 ayant pris à bord deux pilotes lamaneurs Chinois, l'un pour le *Ceurion*, et l'autre pour la prise,

ces vaisseaux vinrent mouiller devant la ville de Macao.

Dans ce temps-là nos gens avaient eu le loisir de compter la valeur de leur prise : on trouva qu'elle était de 1,313,843 pièces de huit, et 35,682 onces d'argent en lingots ; outre une partie de cochenille, et quelques autres marchandises d'assez peu de valeur, en comparaison de l'argent. Ce fut la dernière capture du chef d'escadre, qui, jointe aux autres, fait à peu près la somme totale de 400,000 livres sterling, pour tout le butin rapporté par le *Centurion*, non compris les vaisseaux, marchandises, etc., que nos gens ont détruits ou brûlés aux Espagnols, et qui, sur le pied de l'estimation la plus modique, ne peuvent aller au dessous de 600,000 livres sterling ; de sorte que la perte que notre escadre a causée à l'ennemi va certainement au delà d'un million sterling. A quoi, si l'on ajoute les dépenses que fit la cour d'Espagne pour l'équipement de l'escadre de Pizzaro, les frais ordinaires où elle fut engagée en Amérique, à cause de notre escadre, et la perte de ses vaisseaux de guerre, le total montera à une

somme excessive , et fera sentir de quelle utilité notre entreprise a été à l'état , malgré tous les désastres qui nous sont arrivés depuis le commencement jusqu'à la fin. On trouva à bord de ce galion plusieurs dessins et journaux, dont j'ai tiré quelques-unes des particularités rapportées dans un des chapitres précédens. On y trouva aussi la carte de l'Océan Pacifique, entre les Philippines et le Mexique.

CHAPITRE VIII.

Ce qui arriva à nos gens dans la rivière de Canton.

LE chef d'escadre , ayant pris à bord des pilotes lamaneurs , continua sa route vers la rivière de Canton , et , le 14 de juillet , il laissa tomber l'ancre en deçà de Bocca Tigris , passage étroit , qui forme l'embouchure de cette rivière. Son dessein était d'entrer le lendemain dans ce passage , et de remonter jusqu'à l'île du Tigre , où il y a une rade fort sûre , à couvert de tous les vents. Mais , pendant que *le Centurion* et sa prise étaient à l'ancre , une chaloupe chinoise vint , de la part du mandarin qui commandait les forts de Bocca Tigris , examiner ce que c'était que ces deux vaisseaux , et s'informer d'où ils venaient. M. Anson dit à l'officier qui commandait cette chaloupe , que *le Centu-*

rion était un vaisseau de guerre du roi de la Grande-Bretagne, et que l'autre vaisseau était une prise qu'il avait faite; qu'il allait dans la rivière de Canton chercher un abri contre les ouragans qu'on avait lieu d'attendre dans cette saison, et qu'il repartirait pour l'Angleterre dès que la mousson favorable viendrait. L'officier chinois demanda un état des hommes, des armes et des autres munitions de guerre que nous avions à bord, dont il fallait, disait-il, envoyer une liste au gouvernement de Canton. Mais dès qu'il eut entendu qu'il y avait dans *le Centurion* quatre cents fusils et trois à quatre cents barils de poudre, il haussa les épaules, et parut éffrayé du seul récit. Il dit que jamais il n'entrait dans la rivière de Canton de vaisseaux armés de cette manière, et ajouta qu'il n'osait coucher ces articles sur la liste, de peur qu'ils ne donnassent l'alarme à la régence. Après qu'il eut fini toutes ces questions, et comme il se préparait à s'en retourner, il proposa de laisser à bord deux officiers de douane; sur quoi le chef d'escadre lui dit que, quoique, en qualité de commandant d'un vaisseau de Sa Majesté, tout commerce lui fût défendu, qu'il

n'eût rien à démêler avec la douane, et qu'il ne fût soumis à aucun impôt, il voulait bien, pour la satisfaction des Chinois, permettre qu'ils laissassent à bord deux de leurs gens, qui seraient témoins de l'exactitude avec laquelle il se conformait à ses instructions. Le Chinois parut surpris, lorsque M. Anson annonça qu'il était exempt de toutes sortes de taxes; et dit que les droits de l'empereur devaient être payés par quelque vaisseau que ce fût, qui relâchait dans ses ports. Il y a apparence, que, à cette occasion, il défendit en particulier au pilote chinois, de conduire les deux vaisseaux au delà de Bocca Tigris.

Bocca Tigris est un passage qui n'a guère qu'une portée de fusil de largeur : il est formé par deux pointes de terre, sur chacune desquelles il y a un fort. Celui de tribord n'est proprement qu'une batterie, au bord de l'eau, avec dix-huit embrasures; mais il n'y avait que douze canons de fer, de quatre ou six livres de balles. Le fort du bas-bord ressemble assez à un de ces grands châteaux à l'antique; il est situé sur un rocher élevé, et il ne nous parut muni que de huit ou dix canons de six

livres de balles au plus. Voilà toutes les fortifications qui défendent l'entrée de la rivière de Canton, et tout ce que l'habileté des Chinois dans l'art militaire a pu inventer pour empêcher un ennemi de forcer ce passage.

On voit bien par cette description que M. Anson ne pouvait être arrêté par ces forts, quand même ils eussent été parfaitement fournis de munitions et de canonniers ; aussi, quoique le lamaneur refusât de conduire le vaisseau depuis l'arrivée de l'officier chinois, comme le mauvais temps qu'on attendait rendait tout délai dangereux, le chef d'escadre fit lever l'ancre le 15, et ordonna au lamaneur de le conduire entre les forts, en le menaçant, s'il arrivait que le vaisseau touchât, de le faire pendre au bout de la vergue. Cet homme intimidé par ces menaces, fit ce qu'on lui ordonnait, et conduisit le vaisseau au delà du détroit, sans que les forts fissent mine d'y apporter aucun obstacle. A la vérité, le pauvre lamaneur n'échappa point au châtement de la part des Chinois ; dès qu'il descendit à terre, il fut mis en prison, et reçut un bon nombre de coups de bambou. Il trouva moyen, dans la suite, d'a-

border M. Anson, et lui demanda quelque récompense pour le châtimeut qu'il avait essuyé, en voulant le servir. M. Anson en eut pitié, et lui donna plus d'argent qu'il n'en fallait à un chinois pour affronter une douzaine de bastonnades.

Ce pilote ne fut pas la seule personne qui souffrit à cette occasion ; le chef d'escadre, peu de temps après, vit passer quelques jonques de l'empereur, qui remontaient de Bocca Tigris vers Canton, et s'informant du sujet de leur voyage, il apprit que le mandarin qui avait commandé dans les forts, y était prisonnier ; qu'il était destitué de son emploi, et qu'on le menait à Canton, où il serait sévèrement puni pour avoir laissé passer les deux vaisseaux anglais. M. Anson trouva la chose très-déraisonnable et représenta aux Chinois la grande supériorité de ses vaisseaux sur les forts par le nombre et la force de l'artillerie. Les Chinois convinrent de tout cela, et avouèrent qu'il avait été impossible au mandarin d'empêcher nos gens de passer ; mais ils persistèrent à soutenir qu'il serait sévèrement châtié, pour n'avoir pas fait ce qu'ils reconnaissaient

impossible. Ce sont là des absurdités, auxquelles doivent se résoudre ceux qui se croient obligés de maintenir leur autorité, dans les cas même où la force leur manque. Mais revenons à notre sujet.

Le 16 juillet, le chef d'escadre envoya son second lieutenant à Canton, avec une lettre pour le vice-roi, où il l'informait des raisons qui avaient obligé *le Centurion* à relâcher en cet endroit, et pour l'avertir que le chef d'escadre avait dessein d'aller lui-même, dans peu, à Canton rendre ses devoirs au vice-roi. Le lieutenant fut fort poliment reçu, et on lui promit d'envoyer le lendemain réponse au commandeur. En même temps, M. Anson permit à plusieurs des officiers du galion d'aller à Canton sur leur parole, à condition qu'ils reviendraient deux jours après. Lorsqu'ils furent dans cette ville, les mandarins les firent appeler pour s'informer de la manière dont ils avaient été pris par M. Anson. Ces prisonniers eurent la candeur de déclarer que, comme les rois de la Grande-Bretagne et d'Espagne étaient en guerre ouverte, ils résolurent de prendre *le Centurion*, mais que l'événement avait trom-

pé leurs espérances ; ils ajoutèrent que, depuis leur prise , ils avaient reçu du chef d'escadre un traitement beaucoup plus doux que n'en auraient essuyé de leur part les Anglais , s'ils étaient tombés entre leurs mains. Cet aveu sorti de la bouche d'un ennemi fit beaucoup d'impression sur l'esprit des Chinois qui , jusqu'à ce moment , avaient eu plus de crainte du pouvoir de M. Anson que de confiance en sa probité. Ils l'avaient soupçonné d'être plutôt un pirate qu'un officier employé par son souverain dans une guerre légitime. Dès lors ils commencèrent à le considérer d'un œil différent , et à lui porter beaucoup de respect , à quoi peut-être ne contribuèrent pas peu les grands trésors dont il se trouvait en possession , car l'opulence est le plus sûr moyen de s'attirer l'estime et la vénération des Chinois.

Quoique ceux-ci n'eussent pas sujet de révoquer en doute la véracité des prisonniers espagnols , ils trouvèrent dans leur réponse deux points qui leur laissèrent quelques scrupules , et qui avaient besoin d'explication : la grande infériorité en nombre des vainqueurs à l'égard des vaincus , et l'humanité avec laquelle ces

derniers avaient été traités après le combat. Les mandarins demandèrent donc aux Espagnols comment il était possible qu'ils eussent été pris par un ennemi si inférieur à eux, et pourquoi les Anglais ne les avaient pas tous tués, puisque les deux nations étaient en guerre. Les Espagnols répondirent à la première de ces questions que *le Centurion*, quoique beaucoup plus faible d'équipage, étant un vaisseau de guerre, avait divers avantages sur le galion, simple vaisseau marchand, tels que la grandeur de ses pièces de canon, etc. A l'égard de la seconde difficulté, ils dirent que l'usage entre les peuples de l'Europe n'était pas de mettre à mort ceux qui se rendaient; quoiqu'ils avouassent en même temps que le chef d'escadre, suivant en cela la bonté naturelle de son caractère, en avait agi à leur égard et à celui de tous leurs compatriotes tombés entre ses mains avec beaucoup plus de douceur que ne l'exigeaient les lois de la guerre. Ces réponses satisfirent les Chinois, et leur donnèrent une haute idée du caractère de M. Anson.

Le 20 juillet au matin, trois mandarins, accompagnés d'une suite très-nombreuse et d'une

flotte de chaloupes, vinrent à bord du *Centurion*, et remirent au chef d'escadre l'ordre du vice-roi de Canton pour lui faire fournir journellement une certaine quantité de vivres, et des pilotes qui devaient conduire les deux vaisseaux jusqu'à la seconde barre. Ils lui dirent aussi, en réponse à la lettre qu'il avait écrite au vice-roi, que ce seigneur s'excusait de recevoir la visite du chef d'escadre pendant les chaleurs, parce que les mandarins et les soldats qui devaient nécessairement assister à cette cérémonie ne pouvaient s'assembler sans être exposés à une grande fatigue et à plusieurs autres inconvéniens ; mais que, vers le mois de septembre, lorsque le temps s'adoucirait, le vice-roi serait fort aise de voir le chef d'escadre et le capitaine qui commandait l'autre vaisseau. M. Anson savait qu'on avait fait partir un courier de Canton pour la cour de Pékin, avec la nouvelle de l'arrivée de ses deux vaisseaux, et il ne douta pas un moment que le principal motif du renvoi de sa visite ne fût de gagner le temps nécessaire pour recevoir les ordres de l'empereur, dans une circonstance toute nouvelle à la Chine.

Après que ces mandarins se furent acquittés de cette mission, ils commencèrent à parler au chef d'escadre des droits qu'ils prétendaient que les vaisseaux devaient payer; mais il leur répondit d'abord qu'il ne se soumettrait jamais à rien de pareil; que, comme il n'avait point apporté de marchandises dans leurs ports, et qu'il ne voulait point en emporter, il ne pouvait aucunement être assujetti aux lois de la Chine qui ne concernaient certainement que les vaisseaux marchands. Il ajouta qu'on n'avait jamais exigé des droits des vaisseaux de guerre dans les pays où l'on était accoutumé à en recevoir dans les ports, et que les ordres de son maître lui défendaient bien expressément d'en payer aucuns dans quelque endroit que ce fût.

Après cette réponse décisive, les mandarins ajoutèrent que leur commission exigeait encore qu'ils priassent le chef d'escadre de vouloir bien relâcher les prisonniers qu'il avait faits à bord du galion. Le vice-roi, selon eux, craignait que l'empereur son maître ne fût choqué, s'il apprenait que l'on retenait en prison, dans son propre territoire, des gens d'une nation qui lui était alliée, et qui faisait un grand commerce

avec ses sujets. M. Anson avait bonne envie d'être débarrassé de ces Espagnols ; dès son arrivée il en avait envoyé cent à Macao, et les quatre cents qui lui restaient encore lui étaient à charge. Cependant, pour relever le prix de la faveur qu'il avait dessein d'accorder, il fit d'abord quelques difficultés ; mais il se laissa persuader, et dit aux mandarins que, pour montrer la disposition où il était d'obliger en tout le vice-roi, il relâcherait ces prisonniers, dès que les Chinois voudraient envoyer des chaloupes pour les recevoir. Là dessus les mandarins partirent, et le 28 de juillet, deux jonques vinrent de Canton pour prendre ces Espagnols et les transporter à Macao. Le chef d'escadre les laissa tous partir, suivant sa promesse, et ordonna à son munitionnaire de leur délivrer des vivres pour huit jours : c'était plus qu'il n'en fallait pour ce voyage. Cette affaire étant expédiée, les deux vaisseaux vinrent ancrer au-dessus de la seconde barre, où ils devaient rester jusqu'à la mousson favorable.

En conséquence des ordres émanés du vice-roi, nos gens ne trouvaient aucune difficulté à se procurer des vivres pour leur consommation

journalière, mais cela ne suffisait pas : il fallait, pour entreprendre le voyage de la Chine en Angleterre, de grandes provisions, non-seulement en vivres, mais en bien d'autres choses. Il y avait bien à Canton des gens qui s'étaient chargés de fournir à M. Anson le biscuit, et toutes les autres choses dont il pourrait avoir besoin. Son truchement l'assurait de jour en jour, depuis le milieu de septembre, que tout était prêt et qu'il le recevrait dans peu à bord. Après quinze jours d'attente, le chef d'escadre envoya à Canton pour s'informer des causes de ce délai, et il eut le chagrin d'apprendre que toutes ces assurances n'étaient qu'illusion ; que le vice-roi n'avait donné aucun ordre pour les provisions de voyage de ses deux vaisseaux, ainsi qu'on l'avait dit ; qu'il n'y avait pas de biscuit ; qu'on ne s'était occupé d'aucun des préparatifs nécessaires ; en un mot, que ceux qui avaient contracté avec lui n'avaient fait aucune démarche pour remplir leurs engagements. Ces nouvelles désagréables lui donnèrent lieu de craindre qu'il ne trouvât plus de difficultés qu'il ne l'avait cru à faire les provisions nécessaires pour son voyage ; il s'inquiétait sur-

tout de voir le mois de septembre presque écoulé, et de n'avoir pas encore reçu de message de la part du vice-roi de Canton.

Le lecteur sera sans doute curieux de connaître les motifs qui pouvaient porter les Chinois à en agir avec si peu de bonne foi. J'ai déjà ci-devant proposé quelques conjectures au sujet d'un cas tout semblable à celui-ci, et je ne les répéterai pas ici, d'autant plus qu'il faut avouer, après avoir bien deviné, qu'il est presque impossible à un Européen, qui ignore les usages et les coutumes de cette nation, de pénétrer dans les motifs qui la font agir en tel cas particulier. Tout ce qu'on peut dire de positif, c'est qu'en fait d'artifice, de fausseté et d'attachement pour quelque gain que ce soit, il serait difficile de trouver autre part des exemples pareils à ceux qu'on voit tous les jours à la Chine; mais il ne nous est pas possible de suivre en tout les combinaisons différentes de ces belles qualités; ainsi nous nous contenterons de dire que les Chinois avaient sans doute quelque intérêt caché à amuser le chef d'escadre en cette occasion. Cependant, de peur qu'on ne m'accuse d'injustice et de préventions quand

j'attribue aux Chinois un caractère fourbe et intéressé, sans respect pour les éloges magnifiques qu'en font les missionnaires catholiques romains, je rapporterai quelques traits propres à justifier l'idée que j'en donne.

La première fois que le chef d'escadre relâcha à Macao, un de ses officiers, qui avait été fort malade, persuadé que l'exercice pourrait contribuer au rétablissement de sa santé, lui demanda la permission d'aller se promener tous les jours dans une île voisine : le chef d'escadre tâcha d'abord de l'en dissuader, par la crainte de quelque avanie de la part des Chinois ; mais l'officier, redoublant ses instances, obtint enfin sa demande, et la chaloupe eut ordre de le mener à terre. Le premier jour il fit sa promenade, et revint à bord sans avoir été inquiété en aucune manière, et même sans avoir vu personne ; mais le lendemain, à peine arrivé à terre, il fut assailli par un grand nombre de Chinois, qui venaient de bêcher leur champ de riz dans le voisinage, et qui le battirent si cruellement avec les manches de leurs bêches, qu'ils le firent tomber par terre, et le mirent hors d'état de faire la moindre résistance ; après

quoï ils lui prirent son épée d'argent, sa bourse, sa montre, sa canne à pomme d'or, sa tabatière, les boutons de ses manches, son chapeau et autres hardes. Les gens de la chaloupe, qui étaient à quelque distance de là, et qui n'avaient aucunes armes, se trouvaient hors d'état de donner du secours à cet officier; jusqu'à ce que l'un d'eux courut au coquin qui s'était nanti de l'épée; la lui arracha des mains, la tira, et voulut se jeter sur cette canaille, dont il n'aurait pas manqué de percer quelques-uns; mais l'officier, s'apercevant de son dessein, lui défendit de passer outre, jugeant plus à propos de souffrir avec patience la violence qu'on lui faisait, que de jeter le chef d'escadre dans des embarras dont il aurait eu peine à sortir, si les magistrats chinois s'étaient crus obligés à venger la mort de quelques-uns de leurs paysans, tués par des matelots anglais. Le sang-froid de cet officier en cette occasion est d'autant plus méritoire qu'il était connu pour un homme vif et bouillant. Les paysans chinois, s'apercevant de cette retenue, reprirent bientôt une épée dont ils ne craignaient plus qu'on fit usage contre eux, et se retirèrent avec leur butin. A

peine étaient-ils partis, qu'un cavalier chinois, fort bien mis, et qui avait l'air d'un homme de quelque distinction, s'approcha du rivage, fit comprendre par ses signes qu'il blâmait la conduite de ses compatriotes, et qu'il prenait part à l'accident arrivé à l'officier anglais, qu'il engagea même beaucoup à se rembarquer dans la chaloupe. Nonobstant toutes ces belles apparences, il fut soupçonné d'être complice de ce vol, et la suite justifia pleinement ces soupçons.

Lorsque la chaloupe eut regagné le vaisseau, et que le chef d'escadre eut appris cet accident, il en fit des plaintes au mandarin, chargé de l'inspection des vivres qu'on fournissait à nos gens, mais le mandarin se contenta de répondre froidement que la chaloupe n'aurait pas dû aller à terre; il promit cependant que les voleurs seraient punis si on les découvrait; mais on pouvait bien juger à son ton qu'il ne se donnerait pas la peine de faire la moindre recherche. Long-temps après, comme plusieurs bateaux chinois étaient autour du *Centurion*, où ils avaient apporté des vivres à vendre, le matelot, qui avait arraché l'épée des mains du coquin

qui l'avait prise, accourut fort échauffé vers le chef d'escadre, l'assura qu'un des principaux voleurs se trouvait dans un de ces bateaux. L'officier qui avait été volé envisagea ce misérable, et le reconnut très-bien; sur quoi on le fit saisir, et on l'arrêta à bord du *Centurion*. Ce fut alors qu'on fit de belles découvertes.

Le voleur, dès qu'on lui eut mis la main sur le collet, parut si effrayé, qu'on crut qu'il en allait mourir sur-le-champ. Le mandarin, qui avait inspection sur les vivres, eut l'air bien déconcerté, et ce n'était pas sans raison, car on eut bientôt des preuves qu'il était complice de toute l'affaire. Le chef d'escadre déclara qu'il allait faire arquebuser le coupable; et le mandarin, déposant bientôt l'air d'autorité avec lequel il avait réclamé cet homme, descendit jusqu'aux supplications les plus basses pour demander qu'il fût relâché; cinq ou six mandarins du voisinage, qui se rendirent à bord pour se joindre à lui, trouvant le chef d'escadre inflexible, lui offrirent une bonne somme d'argent pour la liberté de ce maraud. Pendant ces sollicitations, le mandarin qui paraissait le plus intéressé dans l'affaire, fut reconnu

pour être ce cavalier qui était venu joindre l'officier immédiatement après qu'il eût été volé, et qui avait tant blâmé la conduite de ces paysans chinois. On apprit de plus qu'il était le mandarin de l'île où le vol fut fait, et que c'était par ses ordres que cette vilaine action avait été commise. Tous ces mandarins, dans les discours qu'ils tinrent en cette occasion, laissèrent échapper plusieurs traits qui ne laissaient pas lieu de douter qu'ils ne fussent tous complices de cette infamie, et que le sujet de leurs craintes était qu'elle ne vînt à la connaissance du tribunal de Canton, où le premier article de leur sentence serait de les dépouiller de tout ce qu'ils possédaient au monde; car, quoique leurs juges ne valussent peut-être pas mieux qu'eux, ils n'avaient garde de manquer de leur faire subir un châtement si lucratif pour ceux qui l'infligent. M. Anson n'était pas fâché de voir ces mandarins dans cette perplexité, et il se divertit à les y tenir quelque temps. Il rejeta leur offres avec mépris, parut inexorable; prononça derechef que le voleur serait arquebuse; mais, comme il prévoyait qu'il devait relâcher encore une fois dans ces ports, et que l'ascen-

dant que cette aventure lui donnait sur ces mandarins pourrait lui être utile, il se laissa enfin persuader, et consentit à relâcher le coupable ; ce qu'il ne fit pourtant qu'après que tout, jusqu'à la moindre bagatelle, eut été restitué à l'officier volé.

Cependant, malgré la bonne intelligence qui règne à la Chine entre les magistrats et les voleurs, comme le prouve l'exemple que je viens d'alléguer, il faut avouer qu'elle se rompt quelquefois, et que l'esprit intéressé des Chinois les porte de temps en temps à priver leurs protecteurs de la part du pillage qui leur revient. Peu après l'aventure que j'ai racontée, le mandarin qui avait inspection sur les vivres fut relevé par un autre. M. Anson perdit un mât de hune qui flottait à l'arrière du vaisseau, et quelques recherches que l'on fit ; on ne put savoir ce qu'il était devenu. On l'avait emprunté à Macao pour s'en servir à mettre le vaisseau à la bande ; il n'y avait pas moyen d'en racheter un semblable dans ces parages. M. Anson, qui avait extrêmement envie de le ravoir pour le rendre à qui il appartenait, promit une bonne récompense à quiconque le lui ferait retrouver.

Il prit d'autant plus volontiers ce parti, qu'il ne douta pas, dès le commencement, que ce mât n'eût été volé. Effectivement, peu de temps après, le mandarin vint dire que ses gens avaient trouvé ce mât, et pria le chef d'escadre d'envoyer ses chaloupes pour le prendre. Cela fut fait, et les gens du mandarin reçurent la somme promise; mais M. Anson dit à ce magistrat qu'outre cela il voulait lui faire un présent, en reconnaissance des peines qu'il s'étaient données pour cette affaire. Le chef d'escadre chargea son truchement du présent; mais celui-ci, qui savait que les gens du mandarin avaient reçu la somme qu'il devait avoir, et ignorant qu'on en eût promis une autre au mandarin, garda cette dernière pour lui. Cependant le mandarin, qui comptait sur la promesse de M. Anson, et qui soupçonna ce qui était arrivé, prit un beau matin occasion de rappeler délicatement cette affaire; il se mit à admirer la grandeur des mâts du *Centurion*, et se ressouvenant fort à propos de l'histoire du mât perdu, il demanda à M. Anson s'il ne l'avait pas retrouvé. M. Anson sentit où il en voulait venir; il lui demanda à son tour s'il n'avait

pas reçu du truchement la somme qu'il lui avait promise à ce sujet, et ayant appris que non, il s'offrit de la lui compter sur-le-champ. Le mandarin, qui voyait moyen d'avoir quelque chose de plus, le remercia, et dès le lendemain le truchement fut saisi, et sans doute obligé, pour se racheter, de délivrer tout ce qu'il avait gagné au service du chef d'escadre, ce qui pouvait bien monter à deux mille piastres. Outre cela, il reçut une si forte bastonnade qu'il eut bien de la peine à en revenir; et lorsqu'il vint gueuser après cela auprès de M. Anson, et que le chef d'escadre lui remontra la folie qu'il y avait à affronter un châtement si sévère pour cinquante piastres qu'il avait volées au mandarin, le misérable s'excusa sur le penchant invincible que sa nation a pour la friponnerie, en disant dans son mauvais anglais : *En vérité, les Chinois grands coquins; mais c'est la mode; n'y a remède.*

Ce serait un détail infini que de raconter les artifices, les extorsions, et les fourberies de cette canaille avide à l'égard du chef d'escadre et de ses gens. L'usage est à la Chine de tout vendre au poids; les tours dont les Chinois s'a-

visaient, pour rendre plus pesantes toutes les provisions qu'ils vendaient à l'équipage du *Centurion*, sont presque incroyables. On avait un jour acheté un grand nombre de poules et de canards, dont la plupart moururent d'abord. On eut peur qu'ils ne fussent empoisonnés; mais, en les examinant, on vit d'abord que le prétendu poison n'était qu'une excessive quantité de cailloux et de gravier, dont les fripons de Chinois les avaient farcis, pour les rendre plus pesans. La plupart des canards en avaient dix onces chacun dans le corps. Les cochons qu'on achetait tout tués des Chinois, étaient pleins d'eau, dont les bouchers les injectaient; et quand on les laissait pendus pendant une nuit, pour faire écouler cette eau, ils pesaient huit livres de moins. On n'en était pas mieux pour les acheter en vie; les Chinois leur faisaient manger force sel, pour les faire boire à l'excès; ils prenaient en même temps de bonnes mesures pour les empêcher de se défaire de toute cette eau par la voie des urines, et les vendaient dans cet état. Lorsque le chef d'escadre partit pour la première fois de Macao, les Chinois lui jouèrent un autre tour. Ces gens ne

font aucune difficulté de manger de la viande d'une bête morte naturellement ; ils eurent soin , par quelque artifice , de faire en sorte que tous les animaux qu'ils avaient vendus , et qui avaient été embarqués en vie , à bord du *Centurion* , mourussent en peu de jours ; leur but était de faire leur profit de tous les corps de ces animaux qu'on jetterait à la mer. En effet , les deux tiers des cochons moururent avant qu'on eût perdu terre de vue , et plusieurs bateaux chinois suivirent le vaisseau pour en repêcher des charognes. Qu'on juge par ces échantillons des mœurs de cette nation , qu'on présente souvent au reste du monde comme le modèle des plus excellentes qualités. Mais revenons à notre sujet.

Vers la fin de septembre , comme je l'ai dit ci-devant , le chef d'escadre , voyant que ceux qui avaient entrepris de fournir tout ce dont il avait besoin pour son voyage , le trompaient , et que le vice-roi paraissait l'avoir oublié , jugea qu'il ne sortirait d'embaras qu'en allant lui-même à Canton , et en rendant visite au vice-roi. Dans cette vue , il envoya un message , le 27 septembre , au mandarin , qui avait

inspection sur tout ce qui concernait le *Centurion*, pour l'informer qu'il avait résolu de partir le 1^{er} d'octobre, dans sa chaloupe, pour Canton; il ajouta que le lendemain de son arrivée il le ferait notifier au vice-roi, et le prierait de fixer le temps de son audience. Le mandarin, pour toute réponse, dit qu'il ferait savoir au vice-roi les intentions du chef d'escadre. Cependant on s'occupait des préparatifs nécessaires pour ce voyage. L'équipage de la chaloupe, composé de dix-huit hommes, sans compter le maître nocher, fut mis en uniforme, tels que sont les rameurs des barges de la Tamise. Ils avaient des habits écarlates, et des camisoles d'étoffe de soie bleue, le tout garni de boutons d'argent, avec les armes du chef d'escadre, en argent; sur l'habit et sur le bonnet. Il y avait lieu de craindre que la régence de Canton prétendrait exiger le paiement des droits de l'empereur pour le *Centurion*, et pour sa prise; sans quoi il n'obtiendrait point la permission de fournir les provisions nécessaires à nos gens pour leur voyage. Le chef d'escadre était bien résolu de ne jamais se soumettre à un exemple d'une conséquence si honteuse pour

les vaisseaux de sa majesté, et il prit ses précautions pour que les Chinois ne pussent tirer aucun avantage de ce qu'ils allaient l'avoir en leur pouvoir. Pour cet effet, il nomma M. Brett son premier lieutenant-capitaine du *Centurion* sous lui, et donna ses instructions. Suivant ces ordres, M. Brett devait, dans le cas où l'on retiendrait M. Anson à Canton, pour le paiement de ces droits, retirer les hommes qui étaient à bord de la prise, et la détruire; ensuite descendre la rivière avec le *Centurion*, au dessous de Bocca Tygris, et s'arrêter au delà de ce détroit, jusqu'à ce qu'il reçût de nouveau ordres de M. Anson.

Ces précautions ne furent pas ignorées des Chinois, et elles devaient naturellement influencer sur leurs conseils. On doit croire qu'ils avaient bonne envie de se faire payer de leurs droits; moins peut-être pour l'importance de la somme que pour soutenir leur réputation d'adresse et de dextérité dans les affaires, et pour éviter la honte d'être réduits à renoncer à une prétention sur laquelle ils avaient insisté. Cependant ils voyaient bien qu'il n'y avait d'espérance de réussir pour eux que dans la violence, et que

M. Anson avait pris ses mesures en pareil cas. Je crois bien que c'est ce qui les porta à se désister de leurs prétentions, plutôt que de s'engager dans des voies de fait qui ne pouvaient aboutir qu'à la ruine du commerce de leur rivière.

Quoiqu'il y ait toute apparence qu'ils étaient alors dans ces sentimens, ils ne purent cependant se départir tout-à-fait de leurs artifices ordinaires. Le 1^{er} d'octobre, au matin, comme le chef d'escadre s'apprêtait à partir pour Canton, son truchement lui vint dire, de la part du mandarin qui avait inspection sur les vivres, qu'il avait reçu une lettre de vice-roi, qui souhaitait que le chef d'escadre retardât son voyage de deux ou trois jours. Dès l'après-midi un autre truchement vint à bord, annoncer d'un air effrayé à M. Anson, que le vice-roi l'avait attendu ce jour-là; que le conseil avait été assemblé; et les troupes sous les armes pour sa réception; ajoutant que le vice-roi était fort irrité, et que le truchement du chef d'escadre était déjà en prison, chargé de fers, parce qu'on attribuait ce contre-temps à sa négligence. Cette nouvelle, qui avait quel-

que apparence de vérité, fit beaucoup de peine à M. Anson. Il soupçonna qu'on lui méditait quelque fourberie, et, quoique dans la suite il parût que toute cette histoire était fausse en tous points, elle fut si bien soutenue par les artifices des marchands chinois de Canton, que trois jours après le chef d'escadre reçut une lettre signée de tous les supercargos des vaisseaux anglais, qui se trouvaient dans ce port, qui lui marquaient leur inquiétude à ce sujet, et leur crainte qu'on n'insultât sa chaloupe, s'il allait à Canton avant que le vice-roi n'eût reçu des éclaircissemens satisfaisans. M. Anson répondit à cette lettre qu'il ne croyait avoir rien à se reprocher à l'égard du vice-roi; mais que tous ces bruits lui paraissaient avoir été répandus par les Chinois pour l'empêcher de rendre visite à ce prince; qu'ainsi il partirait sans faute pour Canton le 13 d'octobre, bien sûr que les Chinois n'oseraient lui faire insulte, parce qu'ils n'ignoraient pas qu'il savait comment il faudrait y répondre.

Effectivement le chef d'escadre, n'ayant pas eu la moindre tentation de changer de dessein, tous les supercargos des vaisseaux anglais, da-

nois et suédois, se rendirent à bord du *Centurion* le 13 d'octobre, pour l'accompagner, et il s'embarqua avec lui le même jour, suivi de ses chaloupes et de celles des vaisseaux marchands, qui lui firent cortège. Lorsqu'il passa devant Wampo, où les vaisseaux européens restent à l'ancre, il fut salué par tous ces vaisseaux, à l'exception de ceux des Français; et le soir il arriva sans accident à Canton. Nous verrons dans le chapitre suivant la manière dont il fut reçu dans cette ville, et le reste des aventures de son voyage; jusqu'à son arrivée en Angleterre.

CHAPITRE IX.

Sejour dans la ville de Canton, et retour du *Centurion* en Angleterre.

Dès que le chef d'escadre fut arrivé à Canton, il reçut la visite des principaux marchands chinois, qui affectèrent de témoigner beaucoup de joie qu'il eût fait ce voyage sans rencontrer aucun obstacle, et seignaient d'en inférer qu'il fallait bien que le vice-roi eût reçu satisfaction du prétendu contre-temps dont ils soutenaient encore la réalité. Ils ajoutèrent qu'ils auraient soin, dès le lendemain matin, de faire savoir au vice-roi l'arrivée de M. Anson, bien sûrs que ce prince indiquerait à l'instant le jour où le chef d'escadre serait admis à lui faire visite.

Le lendemain ces marchands revinrent trouver le chef d'escadre, et lui dirent que le vice-

roi était si occupé à préparer ses dépêches pour Pékin qu'il n'y avait pas moyen de l'aborder de quelques jours ; mais qu'ils avaient engagé un des officiers de sa cour à les avertir, dès qu'on pourrait lui parler ; qu'alors ils lui feraient part de l'arrivée de M. Anson , et tâcheraient de faire fixer le jour de son audience. Le chef d'escadre connaissait trop bien ces gens pour ne pas voir clairement que tous leurs discours n'étaient qu'un tissu de mensonges ; et s'il n'avait suivi que son propre jugement , il se serait servi d'autres intermédiaires pour parvenir au vice-roi ; mais les supercargos de nos vaisseaux éprouvaient de telles terreurs paniques , par les artifices des marchands chinois , qu'ils ne pouvaient approuver les mesures que M. Anson croyait les plus sages ; et le chef d'escadre , appréhendant que la malice des Chinois ne fit naître quelque incident désagréable , dont on le rendrait responsable , prit le parti d'attendre tranquillement ce qui en arriverait , aussi longtemps que le retard ne lui pourrait être préjudiciable. Ainsi il promit de ne pas s'adresser immédiatement au vice-roi , pourvu que les Chinois , avec qui il avait contracté , lui fissent

voir qu'on travaillait en diligence à faire son biscuit, à préparer les viandes salées et les autres provisions dont il avait besoin : à condition que si, avant que tout cela fût prêt, c'est-à-dire, en six semaines, les marchands ne pouvaient lui faire avoir les permissions nécessaires du vice-roi, M. Anson s'adresserait directement à ce seigneur. Voilà jusqu'où alla la condescendance du chef d'escadre pour les supercargos ; et, quoiqu'il ne paraisse pas qu'on pût en exiger davantage, ces messieurs n'y acquiescèrent pas sans beaucoup de difficultés : les Chinois, de leur côté, exigèrent, comme une condition de leur consentement, que M. Anson payât tout ce qu'il avait acheté d'eux, avant qu'il reçût les effets. Enfin, tout étant arrangé, le chef d'escadre eut au moins la satisfaction de s'assurer qu'on travaillerait aux préparatifs de son départ, et de pouvoir les presser, puisqu'il était sur les lieux.

Durant cet intervalle, les marchands n'entretenaient M. Anson que des mouvemens qu'ils se donnaient pour obtenir les permissions du vice-roi, et des grandes difficultés qu'ils y trouvaient ; mais il était si convaincu qu'il n'y

avait pas un seul mot de vrai dans tous ces discours, qu'il n'y faisait attention que pour s'en divertir. Dès qu'il vit, vers le 24 de novembre, temps où la mousson de nord-est commence, que toutes ses provisions étaient prêtes à embarquer, il résolut de s'adresser directement au vice-roi, et de lui demander une audience, sans laquelle il était persuadé qu'il aurait bien de la peine à obtenir la permission de faire embarquer ses provisions. Il envoya donc, ce jour-là même, un de ses officiers au mandarin qui commandait la garde à la principale porte de Canton, avec une lettre pour le vice-roi. Le mandarin reçut l'officier très-poliment, écrivit en chinois le contenu de la lettre, et promit de la remettre immédiatement au vice-roi; il ajouta qu'il était inutile qu'il en attendit la réponse, parce qu'on la ferait tenir par un message exprès au chef d'escadre.

Ce n'avait pas été une petite affaire que de trouver un bon interprète pour envoyer avec cet officier. M. Anson ne pouvait se fier en cette occasion à aucun de ces Chinois qui font le métier de truchement; mais enfin il obtint de M. Flint, de la factorerie anglaise, et qui

parlait fort bien chinois, de faire pour lui cet office. M. Flint, qui, en cette occasion et en plusieurs autres, fut d'une grande utilité à M. Anson, avait été laissé fort jeune à Canton par le feu capitaine Rigby, pour y apprendre le chinois. Ce capitaine était persuadé qu'il serait d'une grande utilité à notre Compagnie des Indes, d'avoir en cet endroit un bon interprète anglais; et, quoique l'expérience ait prouvé que cet avantage était plus grand qu'on ne pouvait l'espérer, je n'ai pas appris que cet exemple ait été imité jusqu'à présent. Nous préférons ridiculement faire le commerce considérable que nous avons à Canton par le moyen du baragouin anglais de quelques truchemens chinois, ou par l'aide d'interprètes d'autres nations.

Deux jours après l'envoi de la lettre dont il vient d'être fait mention, il y eut un incendie dans les faubourgs de Canton. Dès la première alarme, M. Anson y courut avec ses officiers et l'équipage de sa chaloupe, pour porter des secours. Il trouva que le feu, qui avait pris d'abord dans une façon d'appentis d'un voilier, avait fait de grands progrès, tant par la na-

ture des bâtimens voisins que par la maladie des Chinois; mais il remarqua qu'en abattant quelques appentis qui étaient là auprès, il y avait moyen d'arrêter le mal. Il y avait surtout une corniche de bois où le feu avait déjà pris, et qui pouvait le communiquer à une grande distance. M. Anson ordonna à ses gens d'abattre cette corniche; ce qu'ils commencèrent, et dont ils seraient bientôt venus à bout, si on ne les avait avertis que, M. Anson n'étant pas mandarin, et n'ayant aucune autorité en cet endroit, on lui ferait payer tout ce qu'on abattrait par ses ordres. Sur cet avis nos gens s'arrêtèrent, et le chef d'escadre les envoya à la factorerie anglaise, pour aider à mettre à couvert les effets de la compagnie; car il n'y avait pas d'endroits qu'on pût croire en sûreté contre un incendie aussi grand, et qu'on ne travaillait point du tout à arrêter. Les Chinois se contentaient d'en être spectateurs, et d'en approcher de temps en temps quelques-unes de leurs idoles dont ils paraissaient attendre de grands secours. Enfin il y vint un mandarin, suivi de quatre ou cinq cents hommes destinés à servir en pareille occasion; ces gens

firent quelques faibles efforts pour abattre les maisons voisines ; mais le feu était trop violent et avait déjà gagné les magasins des marchands ; d'ailleurs ceux qui travaillaient à l'éteindre n'avaient ni courage ni adresse, et l'incendie, qui allait de plus en plus en augmentant, ne menaçait pas moins que la destruction de la ville. Dans la confusion extrême que ce malheur causait, le vice-roi se rendit en personne sur les lieux. On fit prier le chef d'escadre de prêter son assistance et de prendre toutes les mesures qu'il jugerait à propos. Il y retourna donc, à la tête de quarante de ses gens, qui donnèrent, en cette occasion, un exemple tout nouveau à la Chine ; il semblait que les flammes et la chute des bâtimens les animât, bien loin de les effrayer. Plusieurs tombèrent à terre avec les toits des maisons qu'ils abattaient eux-mêmes. Par bonheur les maisons n'étaient que d'un étage, et les matériaux en étaient très-légers ; de sorte que, au grand étonnement des Chinois, nos matelots vinrent en peu de temps à bout d'arrêter l'incendie, et que, malgré leur extrême hardiesse, ils en furent quittes pour quelques fortes contusions.

Le dommage que ce feu causa fut très-considérable ; il consuma une centaine de boutiques et onze rues pleines de magasins. Un seul marchand chinois nommé *Suecoy*, bien connu de nos Anglais, y perdit pour sa part près de deux cent mille livres sterling. Ce qui augmenta considérablement la violence du feu ; c'est qu'il y avait beaucoup de camphre dans quelques-uns de ces magasins ; cette matière produisit une colonne de feu extrêmement blanche ; qui s'éleva à telle hauteur, qu'elle fut vue distinctement à bord du *Centurion*, qui était ancré à trente milles de là.

Tandis que le chef d'escadre était occupé avec ses gens à éteindre le feu, la terreur qui avait saisi tous les esprits, porta plusieurs des plus considérables marchands chinois à s'adresser à lui pour le supplier de leur donner à chacun un de ses matelots, qu'ils appelaient soldats à cause de leurs uniformes, pour garder leurs maisons et leurs magasins, que leur indigne populace voudrait sans doute piller. M. Anson leur accorda ce qu'ils demandaient, et nos matelots se conduisirent tellement à la satisfaction de ceux qui les employèrent que ces derniers

ne pouvaient trop se louer de leur vigilance et de leur fidélité.

Il ne fut plus question dans toutes les conversations que du courage et de la probité des Anglais. Dès le lendemain de l'incendie plusieurs des principaux habitans de cette grande ville vinrent rendre leurs devoirs à M. Anson, et le remercier des secours qu'ils avaient reçus. Ils avouaient naturellement qu'ils ne seraient jamais venus seuls à bout d'éteindre le feu, et que c'était à lui qu'ils étaient redevables de la conservation de la ville. Peu après le chef d'escadre reçut un message de la part du vice-roi, qui fixait son audience au 30 de novembre. Certainement cette prompte résolution du vice-roi, dans une affaire qui avait été si long-temps traitée en vain, n'avait pour cause que les services signalés que M. Anson et ses gens avaient rendus dans le temps de l'incendie, et dont le vice-roi lui-même avait été témoin oculaire.

Cette audience ainsi accordée fit d'autant plus de plaisir à M. Anson qu'il ne douta point que ceux qui formaient le conseil de Canton n'auraient pas pris cette résolution sans être auparavant convenus de renoncer à leurs

prétentions touchant les droits d'ancrage, et d'accorder au chef d'escadre tout ce qu'il pouvait raisonnablement demander. Car ils n'ignoraient pas les dispositions où se trouvait M. Anson, et il n'était pas de la fine politique chinoise de l'admettre à l'audience pour contester avec lui. M. Anson se prépara donc gaiement à cette visite, sans aucune inquiétude sur le succès qu'elle pourrait avoir, et il engagea M. Flint à lui servir d'interprète en cette occasion; celui-ci s'en acquitta en galant homme, répétant avec beaucoup de hardiesse, et sans doute avec exactitude, tout ce qui lui était dicté; c'est ce qu'aucun truchement chinois n'aurait jamais osé faire.

Au jour marqué, à dix heures du matin, un mandarin vint dire au commandeur que le vice-roi était prêt à le recevoir; sur quoi le commandeur et sa suite se mirent en marche. En entrant dans la ville; il trouva deux cents soldats rangés en ordre, qui l'accompagnèrent jusqu'à la grande place de parade, devant le palais de l'empereur, où logeait le vice-roi. Il y avait dans cette place dix mille hommes sous les armes, et tout vêtus de neuf pour cette céré-

monie. M. Anson passa au milieu de ce corps de troupes, et fut conduit à la grande salle d'audience, où il trouva le vice-roi assis dans une chaire de parade de l'empereur, sous un riche dais, et accompagné de tous les mandarins du conseil. Il y avait pour le chef d'escadre un siège vide qu'il occupa : il était le troisième en rang après le vice-roi, car il n'y avait au dessus de lui que le chef de la loi et celui de la trésorerie, qui, suivant l'étiquette chinoise, ont le pas sur tous les officiers d'épée. Quand le chef d'escadre fut assis, il adressa la parole au vice-roi, par le moyen de son interprète, et commença son discours par le récit des moyens qu'il avait d'abord employés pour obtenir cette audience, dont il imputait le peu de succès à l'infidélité de ceux qu'il avait employés, qui ne lui avaient laissé d'autres moyens de réussir que la lettre qu'il avait écrite au vice-roi. En cet endroit, le vice-roi interrompit l'interprète, et lui commanda d'assurer M. Anson que c'était par cette lettre qu'il avait eu la première nouvelle de son arrivée à Canton. M. Anson reprit la parole, et dit que les sujets du roi de la Grande-Bretagne, commerçans à la Chine, lui avaient

porté des plaintes des vexations qu'il leur fallait subir de la part des marchands chinois et des commis de la douane , auxquels ils étaient obligés de se soumettre , par la difficulté qu'ils trouvaient à parvenir jusqu'aux mandarins , qui seuls pouvaient leur faire rendre justice ; qu'il était du devoir de lui , M. Anson , comme officier du roi de la Grande-Bretagne , de proposer ses sujets de plaintes au vice-roi , et qu'il espérait que ce seigneur y ferait attention , et donnerait à l'avenir des ordres tels qu'ils n'y aurait plus lieu d'en faire. Ici M. Anson s'arrêta et attendit quelque temps la réponse : mais , voyant qu'on ne lui en donnait pas , il demanda à son interprète s'il était certain que le vice-roi eût bien compris ce qu'il avait dit. L'interprète l'assura que le vice-roi entendait fort bien , mais qu'il était présumable qu'il ne ferait pas de réponse. Alors M. Anson parla du vaisseau *Hastingfield* , qui avait été démâté sur les côtes de la Chine , et était arrivé depuis peu de jours dans la rivière de Canton. Les gens de ce vaisseau avaient beaucoup perdu par l'incendie ; le capitaine en particulier avait eu tous ses effets brûlés , et vu disparaître dans la confusion une

somme de quatre mille cinq cents taels , qui avaient , suivant toute apparence , été volés par des bateliers chinois. M. Anson requit l'assistance du conseil , sans laquelle cet argent ne pouvait se retrouver ni revenir à son maître. Le vice-roi répondit que , en réglant les droits que ce vaisseau devait payer , on accorderait quelque rabais en considération de ces pertes.

Après ces deux points, sur lesquels les officiers de notre compagnie des Indes avaient prié M. Anson de s'entendre avec le conseil chinois, il fut question de ce qui le regardait directement. Il dit au vice-roi que , la mousson étant commencée , il n'attendait que les permissions nécessaires pour embarquer les provisions dont il avait besoin , et qui étaient toutes prêtes ; que , dès qu'elles seraient à bord , il voulait quitter la rivière de Canton et partir pour l'Angleterre. Le vice-roi répondit que les permissions seraient d'abord expédiées , et les ordres donnés pour transporter tout à bord dès le lendemain ; et , voyant que M. Anson n'avait plus rien à demander , il continua quelque temps la conversation , et avoua en termes fort polis

que les Chinois étaient fort obligés à M. Anson des services signalés qu'il leur avait rendus à l'occasion de l'incendie, et que sans lui la ville aurait été réduite en cendres. Enfin le vice-roi fit observer que depuis long-temps *le Centurion* était sur les côtes de la Chine, et finit son discours en souhaitant au chef d'escadre un heureux retour en Europe. M. Anson le remercia de l'assistance qu'il lui accordait, et prit congé de lui.

Au sortir de la salle d'audience, on pressa beaucoup le chef d'escadre d'entrer dans un appartement voisin, où il y avait un festin préparé pour lui ; mais, apprenant que le vice-roi n'assisterait pas à ce repas, il s'excusa, et sortit. Lorsqu'il quitta la ville, il fut salué de trois coups de canon ; c'est le plus grand nombre de coups qu'on tire en ce pays-là, pour quelque cérémonie que ce soit. C'est ainsi que le chef d'escadre vint enfin à bout d'une affaire embarrassante, qui, depuis quatre mois, lui avait donné tant d'inquiétude. Il était très-content d'avoir obtenu les ordres nécessaires pour l'embarquement de ses provisions, de se voir par là en état de partir au commencement de la mous-

son ; et d'arriver en Angleterre avant qu'on sût en Europe qu'il était en chemin pour revenir ; mais ce qui augmentait encore sa satisfaction, c'était d'avoir établi, par un exemple éclatant, l'exemption des vaisseaux du roi, pour quelques droits que ce soit, dans les ports de la Chine.

On commença à porter les provisions à bord, dès le lendemain, suivant la promesse du vice-roi, et, quatre jours après, le chef d'escadre partit de Canton pour se rendre à son vaisseau. Le 7 décembre, *le Centurion* et la prise levèrent l'ancre et descendirent la rivière. Ils passèrent le détroit de Bocca Tigris le 10, et on remarqua que les Chinois en avaient garni les deux forts d'un grand nombre de soldats, la plupart armés de piques et de mousquets à mèche. Ces garnisons affectèrent de se faire voir des vaisseaux ; elles n'étaient destinées qu'à donner à M. Anson une idée avantageuse des forces de la Chine. Pour cet effet, ces troupes étaient fort bien équipées, et montraient grand nombre de drapeaux ; de grands monceaux de pierres étaient amassés dans un de ces châteaux, et un soldat d'une grandeur extraordinaire, couvert

d'armes magnifiques , se promenait sur le parapet de l'air le plus fier et le plus martial qu'il pouvait prendre. Cependant quelques-uns des spectateurs qui le regardaient du bord du *Centurion*, crurent s'apercevoir que sa belle cuirasse n'était que du papier peint et lustré, de manière à représenter l'acier poli.

Après avoir conduit nos deux vaisseaux jusqu'au bas de la rivière , et jusqu'au point où ils allaient quitter le territoire de la Chine , je désire, avant de continuer mon récit, qu'on me permette de faire encore quelques remarques sur le caractère du peuple singulier qui habite cet empire. Je sais qu'on pourrait croire que des remarques faites dans une seule ville , située à un bout de ce vaste pays , ne peuvent guère servir à autoriser un jugement sur toute la nation ; cependant , comme les affaires que M. Anson eut à y traiter sont hors du cercle ordinaire , et propres à donner lieu à quelques réflexions , qui pourront ne pas déplaire au lecteur , ce que je me propose de dire aura du moins l'avantage d'être dégagé des préjugés ridicules qu'on trouve chez tous ceux qui ont

eu le plus d'occasions d'examiner l'intérieur de cet empire.

Le grand nombre des belles manufactures établies à la Chine, et que les nations les plus éloignées recherchent avec tant d'empressement, prouvent suffisamment que les Chinois sont industrieux; cependant cette adresse dans les arts mécaniques qui paraît être leur talent favori, n'est pas poussée au plus haut point : les Japonais les surpassent de beaucoup dans les arts qu'ils cultivent également; et en plusieurs choses il ne leur est pas possible d'égaliser la dextérité et le génie des Européens. Pour dire la vérité, il faut convenir que, comme presque tout leur talent paraît consister dans l'imitation, ils ont la même stérilité d'invention qu'on a toujours remarquée dans les imitateurs serviles. C'est ce qui paraît dans les ouvrages qui exigent beaucoup de justesse et d'exactitude, tels que les horloges, les montres, les armes à feu, etc. Ils en copient bien chaque pièce à part, et savent donner au tout assez de ressemblance avec l'original; mais ils ne peuvent arriver à cette justesse dans la fabrication qui produit l'effet auquel la machine est destinée. Si de

leurs manufacturiers nous passons à des artistes d'un ordre plus élevé, tels que peintres, statuaires, etc., nous les trouverons encore plus imparfaits. Ils ont des peintres en grand nombre, et ils en font beaucoup de cas; cependant ils réussissent rarement dans le dessin et dans le coloris, pour les figures humaines, et entendent aussi peu l'art de former des groupes dans les grandes compositions: il est vrai qu'ils réussissent mieux à peindre les fleurs et les oiseaux; ce qu'ils doivent même plutôt à la beauté et à l'éclat de leurs couleurs qu'à leur habileté: car on y trouve ordinairement fort peu d'intelligence dans la manière de distribuer les jours et les ombres, et encore plus rarement cette grâce et cette facilité qu'on voit dans les ouvrages de nos bons peintres européens. Il y a dans toutes les productions du pinceau des Chinois quelque chose de roide et de mesquin qui déplaît; et tous ces défauts dans leurs arts peuvent bien être attribués au caractère particulier de leur génie, qui manque absolument de feu et d'élévation.

A l'égard de leur littérature même, à ne consulter que les auteurs qui nous ont représenté

cette nation sous le jour le plus favorable, il faut convenir que son obstination et l'absurdité de ses opinions sont inconcevables. Depuis bien des siècles, tous leurs voisins ont l'usage de l'écriture par lettres; les seuls Chinois ont négligé jusqu'à présent de se procurer les avantages de cette invention divine, et sont restés attachés à la méthode grossière de représenter les mots par des caractères trop grands pour quelque mémoire que ce soit; elle fait de l'écriture un art qui exige une application infinie, et où un homme ne peut jamais être que médiocrement habile: tout ce qui a jamais été ainsi écrit ne peut qu'être enveloppé d'obscurité et de confusion; car les liaisons entre tous ces caractères, et les mots qu'ils représentent, ne sauraient être transmis par les livres, il faut de toute nécessité qu'ils aient passé d'âge en âge par la voie de la tradition, et cela seul suffit pour répandre une très-grande incertitude sur des manières compliquées et sur des sujets d'une grande étendue: il ne faut, pour le sentir, que faire attention aux changemens que souffre un fait qui passe par trois ou quatre bouches. Il s'ensuit que le grand savoir et la haute an-

tiquité de la nation chinoise ne peuvent , à plusieurs égards, qu'être très-problématiques.

A la vérité, quelques-uns des missionnaires catholiques romains avouent que les Chinois sont fort inférieurs aux Européens en fait de sciences ; mais, en même temps, ils les citent comme propres à donner l'exemple de la justice et de la morale, tant dans la théorie que dans la pratique. A entendre ces bons pères, le vaste empire de la Chine n'est qu'une famille bien gouvernée, unie par les liens de l'amitié la plus tendre, et où on ne dispute jamais que de bonté et de prévenance. Ce que j'ai rapporté ci-devant de la conduite des magistrats, des marchands et du peuple de Canton est plus que suffisant pour réfuter toutes ces fictions de messieurs les jésuites ; et à l'égard de ce qui regarde la morale théorétique des Chinois, on en peut juger par les échantillons que ces missionnaires eux-mêmes nous en ont donnés. Il paraît que ces prétendus sages ne s'amuseut qu'à recommander un attachement assez ridicule à quelques points de morale peu importans, au lieu d'établir des principes qui puissent servir à juger des actions humaines, et de donner des

règles générales de conduite d'homme à homme, fondées sur la raison et l'équité. Tout bien considéré, les Chinois peuvent, avec justice, se croire supérieurs à leurs voisins en fait de morale, non sur leur droiture ni sur leur bonté, mais uniquement sur l'égalité affectée de leur extérieur, et sur leur attention extrême à réprimer toutes marques visibles de passion et de violence. Mais l'hypocrisie et la fraude ne sont pas moins nuisibles au genre humain que l'impétuosité et la violence du tempérament; ces dernières dispositions peuvent à la vérité être sujettes à beaucoup d'imprudences, mais elles n'excluent pas la sincérité, la bonté du cœur, le courage, et bien d'autres vertus des plus estimables. Peut-être, à bien examiner la chose, il se trouverait que le sang-froid et la patience, dont les Chinois se glorifient tant, et qui les distinguent des autres nations, sont dans le fond la source de leurs qualités les moins excusables; car il a été souvent observé par ceux qui ont approfondi le cœur humain qu'il est bien difficile d'affaiblir dans un homme les passions les plus violentes, sans augmenter en même temps la force de celles qui sont plus étroite-

ment liées avec l'amour-propre. La timidité, la dissimulation et la friponnerie des Chinois, viennent, peut-être en grande partie, de la gravité affectée et de l'extrême attachement aux bienséances extérieures, qui sont des devoirs indispensables dans leurs pays.

— Du caractère de la nation, passons à son gouvernement, qui n'a pas moins été un sujet de panégyriques outrés. Je puis encore renvoyer au récit de ce qui est arrivé à M. Anson dans ce pays-là, et c'est réfuter suffisamment les belles choses qu'on nous a débitées touchant leur économie politique. Nous avons vu que le peuple est voleur, que les magistrats sont corrompus, les tribunaux dominés par l'intrigue et la vénalité. La constitution de l'empire, en général, ne mérite pas plus d'éloges que le reste, puisqu'un gouvernement dont le premier but n'est pas d'assurer la tranquillité du peuple contre les entreprises de quelque puissance étrangère que ce soit, doit certainement passer pour très-défectueux. Or cet empire si grand, si riche, si peuplé, dont la sagesse et la politique sont élevées jusqu'aux nues, a été conquis il y a un siècle par une poignée de Tar-

tares ; à présent même , par la poltronnerie de ses habitans , et par l'ignorance de tout ce qui est relatif à l'art militaire , il se voit exposé non-seulement aux attaques d'un ennemi puissant , mais même aux insultes d'un forban ou d'un chef de voleurs. J'ai déjà remarqué , à l'occasion des disputes du chef d'escadre avec les Chinois , que *le Centurion* seul était supérieur à toutes les forces navales de la Chine. Je reviens à nos vaisseaux que j'ai laissés au-dessous de Bocca Tigris , et qui vinrent ancrer devant Macao , le 12 de décembre.

Ce fut alors que les marchands de Macao conclurent le marché du galion , pour lequel ils avaient offert 6,000 piastres ; c'était beaucoup moins qu'il ne valait , mais le chef d'escadre était impatient de partir , et les marchands ne l'ignoraient pas ; c'est ce qui les fit maintenir des offres si peu raisonnables. M. Anson en avait assez appris des Anglais , qu'il avait trouvés à Canton , pour être persuadé que la guerre entre la Grande-Bretagne et l'Espagne durait encore , et que la France se déclarerait pour l'Espagne avant qu'il pût arriver en Angleterre. Il savait de plus qu'on ne pouvait avoir aucune

nouvelle en Europe ni de la prise qu'il avait faite, ni des trésors qu'il rapportait, avant le retour des vaisseaux marchands qui reviendraient de la Chine; c'est ce qui le détermina à presser son voyage autant qu'il était possible, afin de porter même la première nouvelle de ses succès, et à ôter aux ennemis l'occasion de pouvoir l'intercepter. Ce projet lui fit accepter les offres qu'on lui avait faites pour le galion, et après l'avoir livré aux marchands de Macao, il mit à la voile avec *le Centurion*, le 15 décembre 1743. Le 3 janvier, il jeta l'ancre à l'île du Prince, dans le détroit de la Sonde, et y resta jusqu'au 8, pour y faire de l'eau et du bois. Le 11 de mars, il mouilla dans la baie de la Table, au cap de Bonne-Espérance.

Cecap est situé dans un climat tempéré, où le grand froid et les chaleurs excessives se font rarement sentir. Les Hollandais qui y habitent, et qui n'ont pas dégénéré de l'industrie naturelle à leur nation, ont rempli le pays qu'ils ont défriché de productions de plusieurs espèces, qui y réussissent pour la plupart mieux qu'en aucun lieu du monde, soit par la bonté du terroir, soit à cause de l'égalité des saisons. Les vi-

vrés excellens qu'on y trouve et les eaux admirables rendent cet endroit le meilleur lieu de relâche qui soit connu pour des équipages fatigués par des voyages de long cours. Le chef d'escadre y resta jusqu'au commencement d'avril, et fut charmé des agrémens et des avantages de ce pays, de la pureté de l'air, de la beauté du paysage; tout cela, animé pour ainsi dire par une colonie nombreuse et policée, pouvait soutenir avec avantage la comparaison des vallées romanesques de Juan Fernandez et des belles clairières de Tinian. M. Anson engagea au Cap quarante-neuf recrues, et, après avoir fait de l'eau et autres provisions, il en partit le 3 avril. Il découvrit l'île de Sainte-Hélène, le 19 du même mois, mais il n'y toucha pas. Le 10 de juin, il arraisonna un vaisseau anglais, parti d'Amsterdam pour Philadelphie, et en apprit les premières nouvelles de la guerre avec la France. Le 12, il eut la vue du cap Lizard; et le 15 au soir il arriva en bon état à la rade de Spithead. La joie de tout l'équipage fut inexprimable. Cependant, afin qu'on ne dit pas que les dangers qu'il eut à courir durant tout son voyage avaient disparu au moment de son re-

tour, M. Anson apprit en arrivant qu'une flotte française considérable croisait à l'entrée du canal, et d'après la position où ils étaient, il trouva que *le Centurion* avait dû passer au milieu de tous ces vaisseaux ennemis, et qu'il fallait qu'un brouillard leur en eût dérobé la vue. C'est ainsi que finit, au bout de trois ans et neuf mois, cette expédition, qui fournit la preuve de la justesse de cette importante vérité; que si la prudence, l'intrépidité et la constance réunies ne sont point à l'abri des coups de la fortune, ces vertus manquent rarement d'être triompher, après une longue suite de traverses, et trouvent enfin la récompense qu'leur est due.

FIN DU VINGT-SEPTIÈME VOLUME ET DU VOYAGE
DE GEORGE ANSON.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUÉS

DANS CE VOLUME.

	Pag.
CHAP. Ier. Description de l'île de Tinian; et ce que nous y fîmes jusqu'au temps où le <i>Centurion</i> fut jeté en mer	5
CHAP. II. Ce qui se passa à Tinian après le départ du <i>Centurion</i>	26
CHAP. III. Ce qui se passa à bord du <i>Centurion</i> après qu'il eut été jeté en mer, jusqu'à son retour à l'île de Tinian.	44
CHAP. IV. Ce que nous fîmes à Tinian jusqu'à notre dernier départ de cette île, avec une courte description des îles des Larrons.	50
CHAP. V. Route de Tinian à Macao	66
CHAP. VI. Ce qui nous arriva à Macao.	78
CHAP. VII. Route de Macao au cap d'Espiritu Sancto,	

— Prise du galion de Manille, et retour à la rivière de Canton	106
CHAP. VIII. Ce qui arriva à nos gens dans la rivière de Canton	133
CHAP. IX. Séjour dans la ville de Canton, et retour du <i>Centurion</i> en Angleterre.	161

FIN DE LA TABLE.

L-5
C-03